

Le Galepin

- ROUGE -

n°43 - 1^{er} juillet 2021

sommaire

LES CHRONIQUES DE MICHEL LALET

1. LES PETITS MÉTIERS

- . Mercato à l'É.N. (n°4) 2
- . Brigade de Répression des Délits Équivoques (n°5) 3
- . Président à vie (n°8) 5
- . Concepteur d'algorithmes (n°9) 6
- . Le ballandier (n°10) 7
- . La conscience du chapelier (n°13) 9
- . Victime (n°19) 11

2. AU-DELÀ DE CETTE LIMITE...

- . Les backpackers (n°20) 12
- . Derrière chez moi... (n°22) 13
- . Les toxico-hospitaliers (n°23) 14
- . Idiocracy (n°24) 16
- . Hé, petit! On s'est bien marrés! (n°25) 18
- . La fiction tuée par le «flux» (n°28) 19
- . Au secours! Il y a un philosophe qui me suit... (n°31) 21
- . Les chiffres (n°32) 22

Roman graphique du mois :

«Falloujah, ma campagne perdue» – p.25

& roman :

«Noé sur la falaise» – isabel Asunsolo – p.27

MERCATO À L'É.N.

À chaque trêve hivernale, c'est la même histoire! On n'en finit pas avec les transferts. Je lis ce matin dans le Bulletin du Mercato que le professeur des écoles Pierre Garrigue a été transféré pour soixante-deux millions d'euros. Il quitterait la maternelle de Robinson pour l'école de la Goutte d'Or à Paris! La somme ne me semble pas exorbitante. Je trouve que c'est mérité, connaissant la réputation de Pierre. Il vaut largement les soixante-deux millions! Mais c'est la date limite de ce Mercato qui me fout en rogne. Comment voulez-vous qu'on débute la rentrée dans la sérénité si les transferts se prolongent jusqu'à la veille de l'arrivée de nos élèves?

La saison dernière, dans mon école, j'avais douze instits pour nos sept classes. L'équipe marchait bien et je pouvais m'appuyer sur un groupe solide de remplaçants. J'ai quand même décidé de vendre Marie-Liesse Bonnafé et Jonas Calfont. Marie-Liesse avait une belle cote il y a deux ans et puis, je ne sais pas ce qui s'est produit, mais ça s'est infléchi à la baisse. Sans raison apparente, car elle avait de bons résultats. Les enfants tout comme les parents étaient vraiment contents. Mais rien à faire: ça baissait! J'ai pris la décision immédiatement quand j'ai compris que la courbe risquait de ne pas remonter au niveau où elle se situait quand je l'avais fait venir chez nous deux ans plus tôt. J'avais l'opportunité de la revendre à une école du centre de Bordeaux pour dix millions d'euros avec pour elle un salaire annuel garanti de huit cent vingt mille... J'avoue que sur l'annonce de transfert, on a un peu chargé le montant de son salaire. En réalité c'est six cent vingt! Mais c'est une petite astuce à laquelle nous avons tous consenti pour faire remonter sa cote sur le marché. Marie-Liesse va avoir une classe de C.P. Je trouve que six cent vingt mille, ce n'est pas cher payé pour le travail qu'elle va avoir. Mais elle a fait ce choix en se disant qu'un contrat de deux ans à Bordeaux dans un C.P. serait certainement pour elle l'occasion de redorer son blason. Les directeurs comme moi sont sensibles à ces choix difficiles que font nos bons instits. Et c'est

pour eux l'opportunité de trouver un engagement ultérieur à des conditions plus favorables. En tout cas avec Marie-Liesse, je n'ai quasiment pas perdu d'argent. Ce qui n'est pas le cas avec Jonas Calfont. Jonas était un instit très prometteur. Formé à Montpellier, passé par la Z.E.P. de Lyon-Bron pour deux saisons, il faisait des merveilles à Saint-Ouen dans une petite école de quartier pas très cotée mais qui a le chic pour dégoter les pros qui montent en flèche! Je connais le directeur de cette école de Saint-Ouen qui espérait beaucoup de Jonas. Des grosses équipes pédagogiques étaient sur l'affaire mais une négociation serrée et bien conduite a fait que j'ai pu le faire venir chez moi, d'abord en prêt pour trois millions par an avec une option d'achat garantie de 22 millions à l'issue des deux ans. Jonas est resté quatre ans chez moi, en alternance C.P. / C.E.1, en suivant ses élèves sur deux saisons. Un projet ambitieux il faut bien le reconnaître. Au bout des deux saisons, j'ai confirmé le contrat de Jonas et on a topé là pour son salaire de 100.000 € par mois, impôts pris en charge par l'école. Je n'ai pas regretté. Mais la saison dernière, je ne sais pas ce qu'il s'est passé. Jonas a commencé à avoir des difficultés. Je pense que c'est la naissance de sa petite dernière qui l'a perturbé. En tout cas, ça a été la dégringolade et j'ai fini par m'en séparer pour un montant dérisoire avant que ça n'empire. J'espère vraiment pour lui qu'il va se refaire dans cette petite école d'un bled de Bretagne où sa compagne avait des attaches familiales. Malheureusement c'est comme ça! On ne peut pas gagner à tous les coups!

Résultat j'ai un peu cassé ma tirelire et j'ai deux nouveaux qui rejoindront l'effectif début janvier. Évidemment, il va y avoir des séances de rattrapage express pour ces deux-là et pour l'équipe si on veut que ça tourne comme il se doit et ne pas se retrouver à Pâques avec la nécessité de renforcer une nouvelle fois le groupe.

Outre le management de l'équipe, je passe beaucoup de temps dans la commission des transferts de l'Éducation nationale pour essayer de fixer des règles plus pertinentes. Je défends l'idée qu'il faudrait seulement deux périodes de transfert: l'une en été, mais avec obligation

de boucler impérativement avant le 15 août et l'autre durant la période des vacances de Noël, sous réserve que les dossiers aient été préparés suffisamment à l'avance pour que l'on puisse être fixé une semaine avant la reprise. Je défends ardemment cette idée et j'ai bon espoir d'être entendu. Une des sous-commissions commence de son côté à aborder la question du « fair-play financier » qui est très tendance ces derniers temps. Certains pensent que l'explosion actuelle des montants des transferts de même que celle des salaires des enseignants présente un risque, notamment pour les petites écoles qui en viennent parfois à s'endetter pour acquérir des instits à la cote alléchante.

Tout cela, sans compter les débauchages sauvages et le rôle trouble des agents d'instit qui contiennent en germe une déstabilisation de nombreuses écoles... Je pense que la solution du premier problème devrait pouvoir résoudre le second, de manière naturelle et implicite. La régulation devrait pouvoir s'effectuer de façon harmonieuse dès lors que des règles claires auront été mises en place.

En tout cas, je suis très fier de contribuer à ces réflexions et, de manière plus générale, à ce travail. Comme le dit un ami : « There is no business like educational business! »

Michel Lalet ◆



*Le plus gros
transfert du Mercato
2017
(montant tenu
secret)*

LES PETITS MÉTIERS - N°5 - 1^{er} FÉVRIER 2018

LA BRIGADE DE RÉPRESSION DES DÉLITS ÉQUIVOQUES

Je travaille à la B.R.D.E., la Brigade de Répression des Délits Équivoques, créée par le préfet de police Léon Renault en 1875. La mission de la BRDE est depuis toujours de s'intéresser à ces crimes et délits qui ne sont pas répertoriés en tant que tels dans le Code pénal, mais qui devraient l'être en raison de la capacité qu'ont leurs auteurs à faire école, en raison de leur notoriété les rendant aptes à donner le mauvais exemple au peuple, en raison de leur esprit cauteleux les poussant à déstabiliser sournoisement nos institutions... Le premier coup d'éclat du préfet Renault fut l'arrestation d'un ressortissant mi-cubain, mi-espagnol, un certain José-Maria de Heredia, qui sous couvert de gribouillage de poèmes s'adonnait à d'autres activités

autrement répréhensibles. Léon Renault mit donc la main sur cet étranger pour vol de gerfauts hors du charnier natal! L'homme protesta évidemment de son innocence. Mais, basta! Ils seraient tous innocents si on les écoutait. D'ailleurs, ce Heredia est aussi l'inventeur de la guillotine en pierre, moyen très cruel d'exécuter les condamnés (ph. ci-dessous) et qui parle assez fort de la mentalité du monsieur!



L'attitude de Heredia et sa défense pitoyable remitent alors à la mémoire du préfet Renault une affaire survenue trente ans plus tôt avec un jeune pianiste d'origine polonaise, régulièrement convaincu de tapage de nocturnes. Certes le délit n'était pas très grave, mais la notoriété de ce poitrinaire, de même que sa qualité d'étranger à notre République, aurait dû lui imposer une exemplarité dont le défaut n'avait pas échappé aux forces de la Loi. C'est à ces deux éléments qu'en définitive on doit la création de la BRDE.

N'allez cependant pas penser que la BRDE ne se serait intéressée qu'aux ressortissants étrangers. La liste dressée plus bas vous convaincra du contraire. Le service a pour vocation première de se concentrer, comme j'ai déjà eu l'honneur de le dire, sur des individus qui semblent tirer une maligne fierté de leur petite notoriété pour se croire dispensés de respecter la Loi. Mieux que de longs discours, voyons plutôt la liste de nos prises les plus significatives en commençant hélas par le rappel d'un méfait fameux qui échappa à la vigilance d'une brigade qui ne demandait qu'à être créée :

o 1830: Victor Hugo, écrivain, et un certain Hernani, sans profession connue, déclenchent une bataille au Théâtre Français. Le sieur Hugo devint par la suite le chef de file d'un mouvement subversif nommé Les Romantiques. Quant au dénommé Hernani, il échappa aux forces de l'ordre et il semble qu'il coure encore!

o Margaret Munnerlyn Mitchell, étrangère notoire et convaincue d'escroquerie au courant d'air. Elle ira jusqu'à théoriser ses méfaits dans un ouvrage où elle vante tout ce qui peut être emporté par le vent. Sera toutefois rattrapée de plein fouet par un chauffeur de taxi originaire des États de l'Union et décèdera avant la fin de la course.

o Romain Gary, jardinier émigré d'origine russo-cosmopolite incertaine, pris en flagrant délit d'arrachage illicite de *racines du ciel*. Fut condamné au motif qu'un mauvais jardinier est un assassin en herbe, jurisprudence formulée par Raymond Devos!

o Wagner, Richard: musicien médiéviste, auteur de tétralogies. Sous l'influence d'une certaine Cosima, il dérobera tout *l'or du Rhin* au nez et à la barbe des douanes française et allemande. Le vrai casse du siècle! Et ce n'est pas Ronald Biggs qui me démentira!

o Louis-Ferdinand Destouches, dit Céline: formé à

la faculté de médecine et à *l'école des cadavres*, est un aventurier vagabond et un trimardeur sans domicile fixe. Il avait pris l'habitude de se fixer sans vergogne *d'un château l'autre* dans le but probable de coucher *dans les beaux draps* afin de faire, paraît-il, de la littérature!

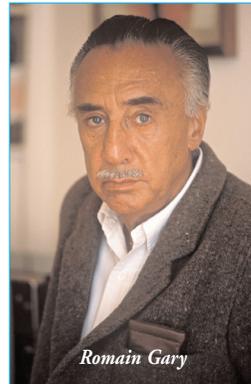
o Gide, André: écrivain et faussaire. Nous l'avons pincé avec d'autres *faux monnayeurs* dans *les caves du Vatican* où ils pensaient pouvoir exercer leur coupable industrie à l'abri des regards. En vain! Ils furent dénoncés par un prêtre pédophile plus ou moins jaloux.

o Et enfin, de date plus récente, Roger Wallet, écrivain impécunieux et escroc notoire – nous devons noter qu'en anglais, *wallet* signifie *portefeuille*. Tout un programme! Wallet s'est fait passer pour un négociant en virages alors qu'il n'avait ni permis d'exercer son commerce ni patente homologuée. Remis dans le droit chemin de la vraie ligne droite par nos services il fut libéré de façon anticipée au début de 2017 pour bonne conduite.

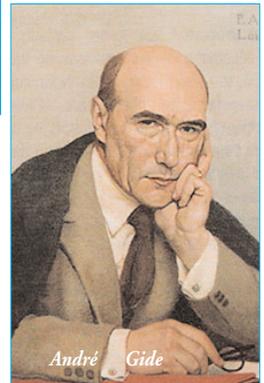
On croit rêver!

D'autant qu'il ajouta: «J'ai été libéré juste à temps pour mettre Le Calepin sur la bonne voie!»

Michel Lalet ♦



Romain Gary



André Gide

PRÉSIDENT À VIE

Suzette m'a dit: "Lâche la présidence du Comité des Carottes Cuites" si tu veux faire du travail utile chez les "Amis du gai potager". Elle veut dire qu'il y a des dissensions entre les deux associations, mais pas plus que d'ordinaire. Le Gai Potager a été créé à l'initiative du nouveau président de "L'amicale anti-confessionnelle post laïque" émanant des Œuvres Républicaines que j'ai moi-même présidées durant sept ans, mais évidemment elle a été investie depuis peu par une bande de jeunes gens plus ou moins difficiles à comprendre. Tout de même, il ne faut pas exagérer: ils partagent les mêmes locaux au groupement des "Amis du bon sens rural" où j'ai un certain poids et je vois bien que la cohabitation se passe au mieux. J'ai donc répondu à Suzette que j'étais obligé de garder la présidence des deux! C'est une lourde tâche évidemment mais il faut bien que quelqu'un s'y colle! Mes amis du Cercle Intercommunal que j'ai présidé pour la première fois il y a plus de dix ans m'ont amicalement poussé à accepter le poste. Ils suspectaient le baltringue qui m'avait succédé pour un bref intérim d'avoir des visées un peu trop ostensibles sur la Ligue des Jardins qui est un indéniable tremplin de pouvoir puisqu'il donne directement accès à la fédération régionale où pas mal de problèmes spécifiques sont créés afin de pouvoir ensuite les résoudre avec brio au plan local.

Quand la tournure que prenait le Comité des Commémorations a commencé à inquiéter les anciens, j'ai donc présenté ma candidature à la présidence des Bons Servants de l'Évêché, dans une volonté de pur apaisement, initiative que le diocèse a soutenu comme un seul homme. Il fallait une personne comme moi, capable de faire le lien entre les excès laïcards des uns et les tentations largement congréganistes des autres. Et puis, les gens du diocèse avaient idée qu'en s'assurant de mon entregent, ils auraient plus facilement accès aux subventions du département qui leur permettraient de lancer la première tranche de travaux sur les bâtiments conventuels. Ce n'est pas très logique en apparence, sinon que les choses sont tout de même assez liées dans le canton. Pour les subventions, on n'y est pas encore, mais tant qu'ils pensent que je peux aider, ma réélection et la paix

qui va avec sont assurées pour plusieurs années.

Évidemment, on est dans un tout autre registre avec les "Amis du gai potager", sorte de regroupement d'écologistes gauchistes qui selon moi ont créé cette association dans le seul but de faire pièce au Comité des Carottes Cuites, majoritairement investi par les agriculteurs-épandeurs et pour lesquels ces écologistes veulent tout simplement la mort du métier. Sans compter de vieilles querelles remontant à trois générations, époque où les pesticides n'existaient pas encore. J'ai donc dit à Suzette que je n'avais pas vraiment le choix. C'est toujours la même difficulté: il y a de plus en plus d'associations et de moins en moins de bénévoles! C'est le mal du siècle. Dans notre village de 542 habitants, nous avons quarante-sept associations et on ne peut pas dire qu'elles fonctionnent toutes avec la même énergie que celle dont témoigne en ce moment le Gai Potager. Suzette a ajouté que, puisque je préside vingt-neuf d'entre elles, ce serait sans doute astucieux d'en fusionner quelques-unes! C'est là où l'on voit que ma femme ne comprend rien à ces questions. Fusionner, c'est perdre en diversité. Moi, je suis un Républicain convaincu et je sais que la diversité est une chose précieuse qu'il faut soigneusement entretenir. Et puis fusionner, c'est regrouper, consolider et prendre le risque que l'une d'entre elles devienne trop puissante et empêche toute expression alternative. Mon esprit républicain se recroqueville d'effroi devant une telle perspective!

Suzette m'aide à visser ma cravate bleue, celle que je porte pour les inaugurations complexes et les soirées controversées. Les Carottes Cuites organisent ce soir leur fête annuelle de la Choucroute Consensuelle et plusieurs activistes des Amis du Gai Potager ont annoncé qu'ils s'y présenteraient. Le discours que je dois prononcer tiendra compte de la difficulté.

Suzette me dit parfois: "Germain, mon chéri, tu devrais faire de la politique!" C'est là qu'on voit bien que les femmes ne comprennent rien à ces choses. Je ne fais pas de politique, moi: je me dévoue pour le bien commun! C'est très différent.

Le Président.

Michel Lalet ♦

CONCEPTEUR D'ALGORITHMES

J'ai débuté chez Taagle¹ où j'ai connu mon premier succès en mettant en service le fameux algorithme "Papa-Maman". C'était un algorithme des plus simples : il suggérait la répétition d'une même séquence, sans modification ni du contenu ni de l'intention. Ainsi, il enregistrerait avec soin toutes les sottises que l'individu pouvait proférer et les restituait à l'identique dans l'idée de lui prodiguer des conseils et l'aider dans ses choix. Par exemple, quand Taagle avait enregistré que vous n'aimiez ni les pois chiches, ni les nègres, ni la musique baroque, il vous offrirait des suggestions de sortie du samedi soir où vous n'aviez aucune chance de rencontre ni des pois chiches, ni des nègres, ni de la musique à la noix. Le succès a été fulgurant. Les gens sont émerveillés quand on leur donne des conseils qui ressemblent en tout point à ce qu'ils auraient fait s'ils n'en avaient pas demandé. Le système "Papa-Maman" a équipé Taagle pendant longtemps, sans que personne ne se rende compte de rien.

Ensuite, j'ai mis au point "Tonton-Tata", qui est la version Point-Deux de "Papa-Maman", en ce sens qu'il fait exactement la même chose mais en introduisant un biais choisi de manière aléatoire dans ce qu'il identifie comme étant ce dont vous ne voudrez à aucun prix. Par exemple, "Tonton-Tata" propose dans la liste de sorties du samedi soir un restaurant malgache où l'on mangerait des gombos en écoutant de la musique babylonienne du XVI^e siècle. "Tonton-Tata" était un algorithme intermédiaire, destiné à tester la résistance au changement. Je dois avouer qu'il n'a pas très bien marché. J'ai continué mes travaux en vue d'améliorer "Papa-Maman" tandis que la plupart des restaurants malgaches ont fermé.

Puis j'ai sorti "Voisin-Voisine", un algorithme puissant (dérivé de la version "Midi à ta porte" développée deux ans plus tôt) qui tient totalement compte de toutes les données récoltées sur l'individu mais qui l'oriente à la manière familière dont le ferait un proche. Par

exemple vous êtes triste parce que votre conjoint vous trompe avec une pouffiasse? "Voisin-Voisine" va vous proposer une succession de solutions à votre problème, à la façon dont le font ceux que vous aimez! Par exemple, Jocelyne qui est célibataire poussiéreuse vous dira: "Laisse tomber les hommes, tous des salauds!" Monique qui a la cuisse légère dira de son côté: "Un de perdu, dix de retrouvés". Robert qui a fait six mois de taule avec sursis pour violence conjugale ira de son petit conseil: "Mets-lui ton poing dans la gueule à ce gros naze!" Votre maman qui n'en démord pas vous dira: "Je t'avais prévenu ma fille... Il faut les mener par le bout du zob!"

Bref, mon algorithme "Voisin-Voisine" faisait ça à merveille mais, alors que dans la vraie vie le conseil de type Midi-à-sa-porte passe à peu près inaperçu en restant au niveau du bruit de bouche inoffensif, ici les gens finissaient par se rendre compte qu'il y avait une forme de contradiction entre les différentes propositions. Surtout ceux qui imprimaient les pages fournies par le moteur de recherche.

C'est alors qu'est née ma grande idée. L'algorithme "Moi-Moi-Moi".

C'est un algorithme très sophistiqué, qui a besoin qu'on l'alimente avec de nombreuses données avant d'être pleinement opérationnel. Mais une fois que l'individu a fait part de ses centres d'intérêt, de ses refus, de ses désirs, de ses choix, de ses satisfactions ou de ses déplaisirs, "Moi-Moi-Moi" se met en marche et est capable d'accompagner le consommateur sur les voies les plus délicates qu'implique la vie moderne. "Moi-Moi-Moi" s'écarte le moins possible du tropisme qui gouverne chaque individu. Et c'est bien la beauté de l'algorithme qui permet ainsi d'offrir à chacun la réponse la mieux adaptée à sa personnalité et qui lui révèle les vérités qu'il attendait. Ainsi, lorsque "Moi-Moi-Moi" a enregistré vos préférences en matière de compréhension générale sur le monde qui vous entoure, il confirmera, comme vous vous y attendiez d'ailleurs, que le 11 septembre n'a jamais existé, que le Burkina-Faso est peuplé de cannibales, qu'Adolph Hitler est injustement décrié parce que Volkswagen,

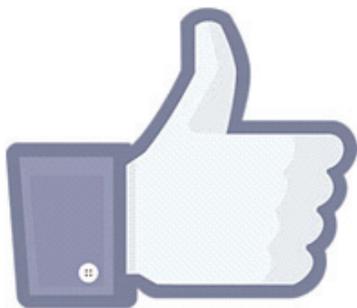
1. Prononcer comme Google.

quand même, hein? Au bout du compte il vous fournira tous les éléments qui confirment que la terre a été faite en six jours, qu'elle est plate surtout vers les bords, qu'elle s'épluche comme un oignon et que personne ne pleure lorsqu'on procède à l'opération!

Dès lors, Taagle, via mon algorithme "Moi-Moi-Moi", vous donnera des conseils de lecture, des itinéraires touristiques, des restaurants adaptés à vos goûts et surtout, n'entreprendra rien qui puisse vous détourner de vos convictions. Car les convictions sont ce que chacun de nous a de plus intime et c'est mal de les détruire au prétexte de je-ne-sais quelle prétendue vérité alternative qui altérerait la vérité qui vous convient le mieux. Le moteur de recherche de Taagle vous offrira donc une palette de réponses adaptées à vos attentes, vous permettra de conforter pleinement ce sentiment de vérité qui est propre à chacun, ne vous obligera en rien à confronter cette vérité à laquelle vous croyez avec celles des autres, qui ne sont après tout que des men-

songes et de la propagande. "Moi-Moi-Moi" équipe désormais tous les outils informatiques de la planète et ce n'est pas en lisant les conseils de lectures que vous avez trouvés dans cette feuille de chou que vous pourrez démentir un fait avéré: les amis de mes amis sont mes amis.

Michel Lalet ♦



LES PETITS MÉTIERS - N° 10 - 1^{er} JUILLET 2018

LE BALLANDIER

La chanson de Dick Annegarn s'appelait *Faubert Waltz* je crois.

*Ne me rappelle plus,
ai tout oublié,
sais pas si j'ai su,
ni vous non plus.
On se rappelle de plus rien
On a tout oublié, tout nettoyé...*

Cette chanson, je l'ai entendue sur mon transistor. J'avais un méchant poste en bakélite jaune pisseux, sur lequel était écrit PHIL PS. Ils voulaient sûrement dire "Fil-ps" ou "Pile PS" parce qu'il fonctionnait à la fois avec le *fil* électrique mais surtout, avec des *piles*.

Y avait pas de piles PS au magasin. Rien que des piles Leclanché, les seules qu'avait le père Mouroit, l'épicier du village. Et heureusement, parce que dans ma maison, il n'y a jamais eu l'électricité. En vrai, je n'en ai jamais eu besoin. Je me mets au travail quand le soleil se lève et j'arrête quand la nuit tombe.

Une partie de l'année, je cueille et j'effeuille des fines branchettes de bouleau. Si je ne trouve pas de merisier à ma convenance, je récupère aussi des branches, droites et épaisses, pour faire les manches. En été je glane le chanvre que je fais sécher et dont je tresse les fibres à l'automne pour en faire des solides ficelles. Bouleau, bouleau, et toujours bouleau! Pas de genêt: trop mièvre. Pas de frêne, réservé à la protection contre les goules et les farfadets malins. Pas d'osier, qu'on garde pour les rites de conjuration des esprits. Je n'utilise que le bouleau: le purificateur par excellence!

*Et le Faubert fauche la poussière
Et le balai entasse les crasses
Rejoignez vos places, enlevez vos grimaces
Embrassez l'espace...
Il est propre, il est propre
Il est propre l'espace.*

Sur le seuil de ma maison excavée dans la fine pierre de tuffeau, j'ai creusé un large banc. Je m'assois et un jour sur deux, j'assemble les branchettes de bouleau, je les lie et les arrime au manche avec mon chanvre. Tour

de main! Le balai est fait en moins de cinq minutes. Certains jours, il m'est arrivé d'en faire cinq à la file.

Hé! Les stakhanovistes... on se calme. Si j'en faisais vingt par jour, ce qui est plutôt facile pour un ballandier capable comme moi, j'aurais eu entre six cents et six cent vingt balais par mois. Sauf en février, où ça aurait seulement été cinq cent soixante. Même en février, c'est bien trop! La vérité c'est que je n'en vendais au maximum que huit à dix par semaine sur les marchés de Montoire-sur-le-Loir, de Savigny-sur-Braye, de Thoré-la-Rochette... Aujourd'hui les gens ne balaient plus trop on dirait. Ou alors ils achètent des balais tout faits, de ceux où le plastique a remplacé les branchettes de bouleau et où le manche est fait de métal peint.

*Maintenant qu'il est propre on va y ranger
Des choses bien et belles
De belles et bonnes choses
Qu'on va se faire qu'on va s'y plaire,
récréation...*

À force de se tourner vers ces trucs fabriqués Diable seul sait comment, les gens ont commencé par ne plus m'acheter grand-chose. Si j'ai continué sur le rythme tranquille de cinq balais par jour, ça a surtout fait du stock. La mort du petit commerce, l'augmentation des stocks! J'ai lu ça dans une revue. Croyez pas que les ballandiers ne lisent pas les revues! Si Monsieur, ils les lisent! Mais une fois lu, ça ne change pas grand-chose. Je savais vaguement pourquoi j'étais dans la merde, mais pas plus cette revue-là que toutes les autres que j'ai avalées par la suite n'a su me dire ce que je pourrais faire de mieux que de m'asseoir sur mon banc de pierre, de ficeler des brins de bouleau avec de la cordelette de chanvre et d'aller sur les marchés avec mon chargement sur la voiture à bras pour tenter de récupérer un peu d'argent pour mettre du lard dans ma soupe.

J'ai arrêté les balais.

Vous auriez fait quoi à ma place? Encore augmenté le stock?

J'ai proprement rangé tout mon fourbi, j'ai vendu ce qui me restait et je me suis recroquevillé sur ma petite pension d'invalidé de guerre. Tout compte fait, merci à monsieur Hô Chí Minh.

*Et le Faubert fauche la poussière
Et le balai entasse les crasses*

*Rejoignez vos places,
enlevez vos grimaces
embrassez l'espace
il est propre,
il est propre,
il est propre l'espace...*

Ce qui est singulier, c'est qu'il y a quelques années, une petite équipe de jeunes hommes qui avaient dans l'idée de créer au village une association culturelle est venue me trouver. Ils voulaient que je leur fabrique de nouveau des balais, parce qu'eux-mêmes s'étaient baptisés *Les Ballandiers*, en hommage, m'ont-ils dit, à nous autres, pauvres traîneux des bois et des chemins! Ils n'avaient sans doute jamais vu un balai de bouleau de leur vie ces gars-là, mais j'apprécie. Je leur ai donné le dernier qui me restait. Une belle touffe de rameaux provenant du plus beau bouleau de la forêt. Un manche de noisetier lisse et droit. Des liens de chanvre indestructibles. Mon dernier balai : un magnifique travail de ballandier!

*Et le Faubert fauche la poussière
Avec cet espace va s'passer quelque chose
Une bio-symbiose entre le cosme et l'osme
C'est fou mais c'est normal
Pour un balayeur tout ça c'est normal
Rejoignez vos places, enlevez vos grimaces
Embrassez l'espace
Il est propre, il est propre
Il est propre l'espace.*

Michel Lalet ◆



LA CONSCIENCE DU CHAPELIER

J'ai autrefois fait ma pelote dans la chapellerie. On appelait chapellerie ces magasins aujourd'hui surannés où femmes et hommes trouvaient des coiffes à leur pied, métaphore certes osée, mais il faut se souvenir que fut un temps où tous portaient des galurins, des badas, des caloquets, des bibis, des doulos... bref, des couvre-chefs en tous genres et de tout poil. Le choix d'un chapeau ou d'une casquette marquait l'homme, disait son statut, sa condition ou son désir de s'en extirper. Le rond, le haut, le mou, le cassé, le feutré... Tout un univers subtil où il fallait la compétence éclairée du chapelier pour pouvoir espérer se tenir dans le monde.

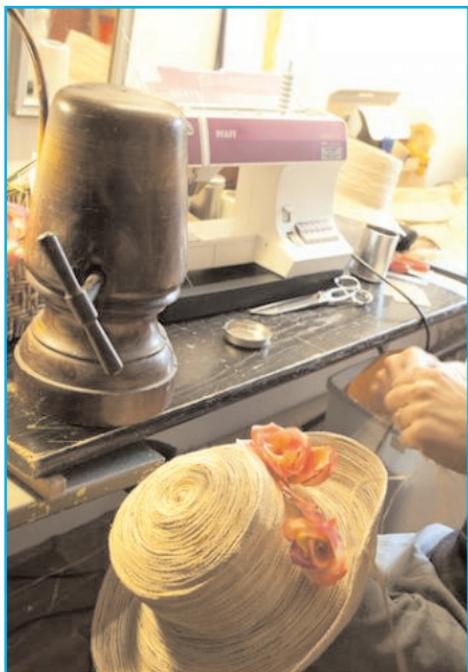
Aujourd'hui bien sûr, n'existe pratiquement plus qu'un seul modèle de couvre-con : celui à longue visière sur laquelle si possible sera écrit un message publicitaire que tous ces crânes-sandwich consentent à arborer sans qu'on les rémunère pour leurs efforts. Le pauvre est généreux avec le riche si on le flatte un peu ! Seule

une petite frange de la population résiste encore : généralement ils sont intermittents du spectacle et arborent des bitos à courte bordure, façon J.R., les lunettes de soleil en moins. Mais le gros des troupes ne jure et ne vit que pour sa gapette de joueur de base-ball avec leurs gueulardes et slogans ravageurs !

Il y a quelques années, les porteurs de ces objets hideux les disposaient sur leurs pauvres crânes en plaçant la visière côté nuque ! Ça faisait genre (prononcer "jonre" en djeun's moderne !). Mais quelle erreur ! Ils ont vite compris qu'il était préférable d'avoir une visière bien longue, bien basse, bien sur le front et bien en protection de la vue ou en tout cas du regard des autres. Les gars se baladaient avec les sigles des Chicago Bulls sur leur front, mais dissimulaient leurs yeux. Les niais ! On savait bien que c'était Chicago-Boule qui passait dans la cage d'escalier... Un Chicago-Boule parmi les milliers d'autres, uniforme, similaire, attifé de la même manière que le troupeau complet. Et puis bien vite, ils ont compris que, pour mieux encore faire *jonre*, la casquette devait se combiner avec la capuche : visière devant, œillères de chaque côté !

À cet égard, le premier enseignant venu garde le souvenir ému de l'expérience consistant à faire retirer ces deux protections aux mêmes de douze ans ! Ils ont pu constater que c'était là une seconde peau et qu'à la seule idée de s'en séparer, ne fût-ce qu'un instant, nos chères générations futures saignent le sang de la rage et du dépit, regimbent, s'insurgent et demandent bientôt à leurs parents de porter plainte contre tous et contre chacun !

Bref... Face à l'évolution des choses, j'ai converti ma chapellerie. J'ai désormais une casquetterie ! Les modèles sont bien entendu recouverts de publicités tapageuses mais surtout, j'ai développé le concept de visière latérale qui peut dans certains cas se substituer à l'usage de la capuche. Grâce à moi, le djeun's peut à la fois ne pas voir devant lui, mais il est empêché de voir sur le côté. Un succès ! Que dis-je : un véritable triomphe ! Et puis quoi ? Qu'y a-t-il à voir qui puisse être si intéressant qu'il faudrait lever le nez au-dessus de la ligne de flottaison ? La visière et les œillères vont assez bien à



une société moderne où n'existe pas d'autre vérité que celle qui ne s'étend pas au-delà du bout d'un nez dont le flair est probablement lui aussi oblitéré par d'autres effluves plus ou moins délétères.

J'exagère, c'est évident! Mais hélas, je ne peux pas complètement m'empêcher de croire qu'il y a dans mon petit commerce le germe ou le symptôme d'un penchant plus général. C'est l'instant où l'uniformité absolue devient le signe prétendument distinctif de l'exception: "Je suis unique, car je ressemble enfin à tout le monde" avec son corollaire: "Je sais tout, puisque je ne vois rien!"

Et il en va de même avec la chose publique et les visions à courte vue, bloquées au-dessus, coincées à droite et verrouillées à gauche! Si je ne craignais pas de nuire à la prospérité de mon affaire, je mettrais en vitrine les mots de l'écrivain belge Frank Andriat: "Le nationalisme est une maladie insidieuse, un cancer de l'esprit, qui vous gagne lentement, mais en profondeur (.../...). Vous n'observez bientôt plus qu'un point unique, celui que vous voulez atteindre, et vos œillères vous empêchent de voir comment le monde tourne autour de vous. D'argument paranoïaque en argument paranoïaque, vous construisez un édifice qui semble solide, mais qui ne peut résister au choc de la réalité que si vous vous coupez d'elle. Vous paraissez d'autant plus convaincu de vos idées que vous n'avez plus que celles-ci pour convaincre: en général, elles sont sim-

plistes, vont droit au but, rejettent les autres, sans nuance et avec fracas. Les imbéciles trouvent là leur pitance: vous devenez un crétin facile à comprendre (puisque vous défendez des idées auxquelles il n'y a rien à comprendre) et vous ramenez l'homme à la barbarie en désignant des boucs émissaires qui vous offrent de vous présenter en victime quand on n'est pas d'accord avec vous."²

Le gars Andriat a la prose qui pioche un peu, nous sommes d'accord et même s'il a remplacé le mot *casquette* par le mot *nationalisme*, je crains bien qu'il n'ait pas tout à fait tort... Mais ça me fend le cœur de penser qu'il pourrait viser ainsi le pauvre chapelier pour en faire le complice de nos infortunes contemporaines!

Michel Lalet ◆



1. Nom d'une équipe américaine de basket-ball dont le bison est l'emblème.

2. *Bart chez les Flamands* de Frank Andriat. Babelio éditeur.



VICTIME

Les esprits simples croient qu'être « victime » est une lourde épreuve résultant d'un désastre et que ça n'a rien de drôle. Laissez-moi rire! En ce début de XXI^e siècle, victime est une situation des plus enviables.

La « lourde épreuve », c'étaient pour les victimes d'antan: guerre de Cent ans, guerre de Trente ans, guerres mondiales, génocides déprimants, fléaux divers et malédictions collectives... Ça ne rigolait pas. Hélas, par défaut de pouvoir plonger la caméra dans la plaie, les historiâtres en furent réduits à globaliser l'état de victime, par paquets de dix mille, de cent mille ou de trente millions! L'avantage individuel que l'on pouvait espérer retirer de son statut de victime était quasiment nul!

Ces longs désastres du temps jadis ne nous mobilisent plus depuis longtemps tandis que leurs équivalents contemporains nous emmerdent. Peut-on se soucier du cas des Sahraouis? Ça dure depuis 1973... C'est long, c'est très long! Et c'est *very boring, my dear!* Très ennuyeux! Le conflit armé en Birmanie, depuis 1947? C'est long là encore! Ça traîne... L'insurrection Moro, aux Philippines. Depuis 1969? Ah, oui? Il y a une guerre là-bas? Tiens... pas entendu causer! Que dire de la guerre civile en Somalie? À peine trente ans l'affaire somalienne! Mais le score en cours avec ses 500.000 morts pourrait forcer le respect... et l'intérêt.

Mais non, décidément le mot victime trouve de nos jours bien mieux à s'employer pour des activités moins intenses que les guerres ou les désastres. Il s'applique particulièrement aux cas où l'on peut personnaliser, focaliser, travellinger-avant, cadrer serré gros plan, mettre en abîme les similitudes avec les aventuriers de canapé que nous sommes... car ce qui menace la première Madame Michu venue nous menace tout autant!

Dans nos sociétés opulentes, victime ne peut plus se décliner qu'au singulier. Par bonheur, il y a toujours moyen d'être victime pour à peu près chaque domaine de l'activité humaine et tout particulièrement au cœur de notre statut enviable de consommateur dans lequel la victime est tenue en haute considération. Nos sociétés, victimes de la victimisation, mettent un point d'honneur à traiter les victimes avec le respect qui leur est dû. À défaut, le risque est grand de voir la machine s'arrêter! Alors, dans ce meilleur des mondes possibles, elle accorde réparations et dédommagement.

Victime devient dès lors un métier à part entière.

● Victime de la mode.

La victime de la mode, que l'on désigne principalement par le terme de *fashion victim*, est une personne conduite bien malgré elle à acheter tout ce qui est nouveau. Pas de sa faute. C'est une pulsion sociale! Elle peut-être aussi *fashionista*, *fashion addict*, *fashion maniac*, *modeuse* ou au final, *recessionista* (quand elle a dépensé tout son argent mais qu'elle veut rester à la mode au moindre prix). Il s'agit là d'une pathologie répandue, méritant une prise en charge sociale.

● Victime de la salmonelle, du cheval dans le bœuf et autres vacheries alimentaires.

Terreur des caddies? Angoisse du cabas? Effroi du supermarché? Nous sommes accablés de tous côtés. Y a-t-il des millions de morts? Non! Juste Madame Planchard qui a mangé du fromage. Elle a été malade... mais malade! Sa vertu essentielle est de ressembler comme deux gouttes d'eau à Madame Chartoufle, notre voisine. Conséquence on a retiré trois cent mille fromages des rayons. Putain! Madame Chartoufle, elle habite juste à côté! Ça aurait pu être nous. On n'est pas passé loin!

● Victime du syndrome de Diogène.

Laissons parler une psychogériatre: « Un de mes patients possède trois appartements, une maison et une boutique. Tout est plein. Il ne peut plus rentrer dans aucun de ces locaux et dort dans la rue. » Trop d'immobilier. Trop d'objets. Trop d'achats compulsifs. Impossibilité de jeter quoi que ce soit. Voilà d'authentiques victimes, qui méritent toute notre commisération.

● Victime des jeux d'argent.

Il semble bien qu'il n'y ait que deux types de joueurs dans les loteries ou dans les casinos: les gagnants et les victimes. Mais attention, si l'on veut réussir à apitoyer le chaland et à gagner, à défaut du gros lot, son statut de victime, il convient de claquer la moitié de sa paye et, si possible, de le faire avec une belle et régulière constance. Si l'on y réussit, on pourra bénéficier de soins appropriés, pris en charge bien entendu par la collectivité. En bout de course, tout le monde gagne un petit quelque chose. Mais si l'on songe que le seul et unique moteur économique des loteries et des jeux d'argent est constitué de ceux qui se font plumer, on peut se dire que la Nation est une satanée catin qui aide d'une main ceux qu'elle estropie de l'autre.

Michel Lalet ♦

AUJOURD'HUI : LES BEGPACKERS



D'une façon générale, le touriste est un salopard sans gêne qui saligote tout. Mais il y a pire : ce mauvais plaisant se place toujours dans mon champ visuel et ce faisant, il esquinte méchamment l'authenticité des lieux dont j'ai pu penser un instant que j'étais le seul à les découvrir (tentez l'expérience au pied du Taj Mahal ou même de la Tour Eiffel, vous allez

voir... c'est frappant!).

Un bref éclair de lucidité me souffle toutefois à l'oreille que ce n'est pas joli-joli de se comporter exactement comme ceux sur lesquels on a plaisir à vomir! Mais au début merde, j'étais le seul type à découvrir pour la première fois le Taj Mahal et ça ne s'appelait pas encore tourisme. Et surtout pas *tourisme de masse*.

Il faut bien le dire ce tourisme de masse n'est pas très valorisable pour la jeunesse hype et branchée. Précisément parce que le sentiment d'authenticité se dilue et disparaît dans les odeurs de barbe-à-papa, dans les camaïeux de sportswear H&M, Louis Vuitton ou Adidas et dans les bousculades des hordes en sandale et boxer-short. C'est ce que la belle jeunesse de nos contrées fleuries a bien compris et les formules du voyage, de la découverte ou du tourisme moderne doivent évoluer sans cesse pour coller au rêve contemporain. Dans un passé récent, le trekking en altitude a permis de saloper les montagnes à des hauteurs jusque-là demeurées hors d'atteinte. Le *tourisme-réalité* – celui qui consiste à visiter les favelas de Rio de Janeiro, les camps de réfugiés de Gaza ou d'Alep, les bordels de Bangkok ou les *slums* de Bombay – est en perte de vitesse depuis que les pays occidentaux ont décidé de ne plus secourir avec trop de vigueur leurs ressortissants qui s'y égareraient. Le *tourisme noir* ou thanatourisme, qui consistait à visiter des lieux ou des pays associés à la mort et à d'invisibles souffrances humaines (lieux de massacre au Rwanda ou en Bosnie, zones dévastées post-tsunami, camps de rétention, prisons et lieux d'exécutions, etc.) est devenu hors de prix. Et puis quoi, merde! Tout le monde

y allait et il y a même eu des reportages sur Arte!

Alors on inventa le *begpacking*!

Vous allez me dire, c'est quoi, ton *begpacking*? Encore un truc amerloque? Vrai, mais pas que...

Le *begpacking*, c'est simple et authentique en diable : le jeune se munit de sandales, d'un sac à dos, se rend dans un pays à bas niveau de revenus et il fait la manche pour se nourrir et circuler sur place. Donc pas en Suisse, pas en Norvège ni au Lichtenstein... Plutôt dans les pays pauvres. Les gens y sont tellement plus généreux!

Du coup, ça me regonfle le moral d'avoir trouvé une nouvelle cible à ma détestation des touristes de base, ceux qui jusque-là se contentaient de me gâcher le paysage. Celle-là va pouvoir trouver à s'exprimer sans que ma fiancée ricane en pointant du doigt mes contradictions.

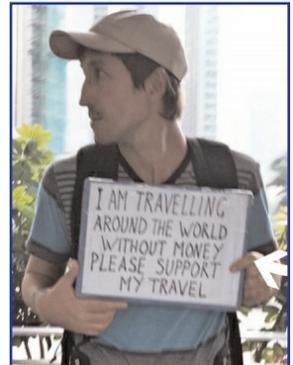
Car a-t-on rien vu de plus extravagant que ces *begpackers*? Serait-il venu à l'idée de ces pauvres types d'aller faire la queue à la soupe populaire au coin de leur rue? De dormir l'hiver sous des cartons pleins de pisse? De se frotter aux authentiques pauvres qui vivent à leurs pieds, dans leurs villes, sous leurs ponts, dans leurs égouts? Et leur demander cent balles pour pouvoir s'acheter l'entrecôte? Peu probable, parce qu'ils se seraient fait casser la gueule vite fait par des gens qui auraient décrypté immédiatement les motivations perverses qui animent ces nouveaux touristes. Ceci étant, l'expérience aurait pu valoir son pesant d'authenticité! Mais on n'est jamais trop prudent les p'tits loups, pas vrai?

Dans ces pays lointains, où le riche touriste occidental est vénéré par les autorités et finalement, toléré comme une curiosité par les populations, le *begpacker* peut se comporter sans trop de risque comme le prédateur qu'il est, croyant qu'il a, par sa présence, son charisme, sa mansuétude et son savoir de grand con d'Occidental, noué des liens d'authentique amitié et qu'il est à deux doigts de toucher le rêve halluciné d'on ne sait quel Nicolas Bouvier de pacotille!

Pauvre con!

Il y a peu, notre mythologie collective valorisait Robin des Bois, un personnage qui volait aux riches pour donner aux pauvres. Celle à laquelle se réfèrent nos jeunes amis est exactement à l'inverse : on se goberge en détrossant les pauvres!

Je prédis malgré tout



que cela ne durera pas très longtemps. Après tout, ces gentils pauvres ont eux aussi les moyens de s'informer et l'ambiguïté que cultivent les bepackers pour abuser de la bienveillance de ces populations ne tardera pas à se retourner contre eux. On ne peut pas leur souhaiter que, ce jour-là, ils se fassent découper en lanières mais je pense que personne ne m'en voudra si je dis que des coups de pieds

au cul seront les bienvenus!

Michel Lalet 

* *Bepacker* est un mot valise fait de *beg* (mendier en anglais) et *backpacker* (routard).

AU-DELÀ DE CETTE LIMITE... - N°22 - 1^{er} OCTOBRE 2019

DERRIÈRE CHEZ MOI, SAVEZ-VOUS QUOI QU'Y N'Y A ?

Vous avez certainement en mémoire la chanson des Charlots: *"Derrière chez moi, savez-vous quoi qu'y-n'y-a? Y a un n'arbre, le plus joli des n'arbres, petit n'arbre dans le bois..."* Puis de fil en aiguille, la chanson nous dit qu'on trouvera dans le petit bois une godasse, un peuneu dans la godasse, un almanach dans le peuneu, un sparadrap dans l'almanach, un sac à main dans le sparadrap... bref, comme le concluent les camarades du chanteur principal: *"c'est un dépôt d'ordures qu'il y a derrière chez toi, c'est vraiment trop dur-dur, restons pas là..."*

Cette chanson qui dénonçait féroce­ment le spectacle lamentable des décharges sauvages, de tous ces aimables chemins forestiers salopés de toutes les manières possibles, a été enregistrée en 1970. Donc, il y a bientôt cinquante ans, la France entière se bidonnait en écoutant les Charlots dénoncer les mauvaises actions de salopards qui nous polluaient le paysage, qui vidaient leurs chiottes dans les rivières et leurs crottes de nez dans notre potage! Parce que comme nous le savons si bien, ce sont toujours LES AUTRES qui jettent leurs saloperies dans les fossés. On

bénessait et on remerciait les Charlots de les égratigner comme ils le faisaient. Nous pensions même que grâce à la force de cet humour, la honte submergerait définitivement tous les cochons passés, présents et futurs! Nous pensions que c'en était fini de ces décharges sauvages.

Nous fûmes même confortés dans cette idée quand, par la suite, de gigantesques efforts furent entrepris dans tout le pays. Il y a désormais des déchèteries gratuites et facilement accessibles dans toutes les villes et toutes les campagnes qui permettent de se débarrasser de ces déchets de nos consommations débridées. Nos zones d'habitat regorgent de bacs permettant de jeter ceci et cela. Et même on trouve facilement des bennes pour les "monstres". Mais il n'y a pas que ça: depuis dix ans ont fleuri les brocantes, les vide-greniers et les vide-maisons de tout poil, sans compter Le Bon Coin et ses cousins, permettant de vendre ou d'espérer vendre les merdes informes que nous accumulons. Et je n'oublie pas toutes les recycleries, filles d'Emmaüs qui a eu une progéniture pléthorique sur ce terrain de la récupération! En un mot comme en cent, les solutions pour désengorger nos caves et nos greniers sont innombrables. Nous pensions – nous pensons peut-être encore – être définitivement débarrassés de ces décharges sauvages et même de ces gestes que l'on se contente de qualifier aujourd'hui d'incivilités. Nous le pensions... Aussi, la stupeur est grande quand on découvre le résultat d'une étude publiée en ce début d'année 2019 par Ipsos

pour le compte de Vinci, le propriétaire de nombreuses autoroutes en France. Selon cette étude 37% des personnes interrogées déclarent jeter leurs déchets par la fenêtre de leur voiture quand ils roulent sur l'autoroute. Trente-sept pour cent! Au passage, ce chiffre est en augmentation: 33% il y a deux ans à 37% l'an passé!

Je connais une institutrice qui a consacré sa vie à transmettre aux générations futures (de celles qui déjà conduisent des bolides sur l'autoroute!) les gestes qui visent à faire au mieux: ne pas jeter, ramasser, trier... qui, en voyant cette étude, a attrapé une migraine carabinée. Pour apaiser sa douleur, nous avons décidé de nous dégourdir la



pensarde et les guibolles dans la campagne environnante. Parce que derrière chez moi, il y a un joli petit bois, avec des jolis n'arbres et des jolis chemins qui sentent bon l'anisette... Eh bien, c'est un vrai miracle: derrière chez moi, dans un fossé, il y a de vieilles machines à laver, des peuneus, des gravats, des trucs improbables en métal naze-broque et en plastique indestructible, des machins qui rouillent et qui pourrissent... Des vieux trucs, mais jetés de fraîche date!

Le miracle que je veux mettre en évidence, et qu'il faut bien comprendre, c'est que ce petit bois est situé à portée de fusil de trois déchèteries, placées dans trois bourgades voisines. C'est-à-dire que ceux qui sont venus faire l'effort de jeter leurs merdes ici ont parcouru davantage de che-

min que s'ils étaient allés dans n'importe laquelle de ces trois déchèteries. En gros, ils se sont fait chier pour venir pourrir mon petit bois!

Vous savez quoi? J'admirerais presque leur courage à ces abrutis!

Et tralonla-lonlère, et tralonla-lonla...

Michel Lalet ♦

Et dire qu'en dépit de l'actualité de la question, on n'a toujours pas tranché ce dilemme orthographique entre "déchèterie" et "dêchetterie"! On les paye (paie) pourquoi, nos vieilles peaux d'académiciens?

AU-DELÀ DE CETTE LIMITE... - N°23 - 1^{er} OCTOBRE 2014

LES TOXICO-HOSPITALIERS



Il y a un problème à l'hôpital. Un problème chez les urgentistes. Une grève même, qui inquiète et pose question. Que veulent-ils? Simple: ils sont débordés et ils veulent davantage de moyens techniques, davantage de personnels, davantage d'argent. Grosso modo, rien de très original. Sauf si l'on regarde cette demande sous le seul angle qui mérite d'être considéré: celui d'une intoxication majeure au pognon qui perdure depuis des décennies.

C'est du brutal, les petits loups, mais notez-le bien: c'est aussi de l'histoire! Car le présent a toujours ses racines dans un passé plus ou moins récent. Ici, pour ne pas trop alourdir le cheminement, je ne vous emmènerai qu'à quarante ans de distance.

Dans les années 70 et au début 80, l'hôpital fonctionne sur le principe du "prix de journée". Qu'est-ce à dire? L'argent rentre dans les caisses de l'hôpital pour autant qu'on ait allongé des malades dans des lits! Une journée: mille francs de

recette. Deux jours: deux mille francs. Quinze jours: quinze mille francs. La conséquence immédiate sera le début des hospitalisations prolongées, avec toutes les bonnes justifications du monde. "Ah! On vous garde en observation. On craint que ça ne s'aggrave!" ou bien: "Je vais vous adresser au service de mon confrère, car décidément, il est bien possible que ça puisse le concerner!" ou encore: "Nous vous gardons pour des examens complémentaires..." D'ailleurs à cette époque les examens complémentaires sont une autre bénédiction pour l'hôpital: on peut les multiplier à l'infini, refaire ces mêmes examens une fois, deux fois, trois fois... Les refaire à chaque fois que le malade passe d'un service à l'autre. Les machines d'imagerie médicale tournent à plein régime. La sécu paye sans sourciller...

Et puis ne perdons pas de vue qu'existe aussi une hiérarchie des hôpitaux. Pour illustrer la chose, si la jambe cassée est facturée cinq cents francs par jour dans un hôpital local, la même jambe le sera pour mille à l'hôpital général et dans la Rolls-Royce qu'est l'Hôpital Universitaire, elle sera facturée cinq mille... Pour les mêmes soins. Pour une démarche médicale identique. Pour un coût réel identique.

Mettre les malades dans des lits, les y garder le plus longtemps possible, installer autour d'eux un univers coûteux, démultiplier cette logique pour améliorer sa situation personnelle en créant des "lits privés" au sein même de l'hôpital public, voilà comment marchait ce système, en attirant toujours plus de clients vers ces lieux qualifiés d'excellence, captant effrontément le plus de ressources possible vers un certain type de structures, vers un certain type de médecine, vers un certain type de médecins qui accumulaient toujours plus de prestige, de pouvoir, de richesses.

Mais hélas pour eux, des administrateurs des fonds publics (l'État, la Sécu, les Mutuelles) commencent à mettre leur nez dans cette histoire. Le risque est grand de voir la poule aux œufs d'or se constiper légèrement. C'est alors que nos hospitalo-universitaires, ceux que l'on appelait *les grands patrons*,

ont une cascade d'idées de génie pour reculer l'échéance inévitable d'un contrôle sur leur business et, surtout, d'un risque de baisse du flot d'argent déversé sur leurs têtes par la sécu et par les mutuelles.

Ils inventent l'idée géniale des Urgences, ouvertes à tous, à tout vent et à toute heure. Pour être certains de bien ratisser la clientèle lambda vers les urgences, ils y adjoignent le SAMU et les SMUR et bientôt le numéro de téléphone unique, le 15. Ce sont là de vulgaires systèmes de rabattage. Une fois le client attrapé, il n'y a plus qu'à le mettre dans un lit, le garder aussi longtemps qu'il est possible et vogue le prix de journée et sa facturation sans limite...

Pour que le public adopte ce choix étrange de se rendre aux urgences – souvenez-vous bien qu'à cette époque personne ne veut aller à l'hôpital s'il ne se sent pas à l'article de la mort! – il faut encore rendre ce service sympathique. Le vendre. Le survendre même! On va donc vanter *ad nauseam* les exploits des équipes de pointe, comme si l'aptitude à réaliser une greffe cardiaque justifiait que les patients soient traités au même endroit quand ils n'ont besoin que de trois points de suture ou qu'ils ont mal digéré leur sandwich pâté! L'argument financier sera utilisé lui aussi: "Venez chez nous! C'est gratuit!" (Ça l'était au démarrage de ce service! Les hôpitaux se refaisaient la cerise financière en gardant les personnes dans les lits!)

Mais nos mandarins ont bien compris que valoriser ce que font ces médecins d'élite risque de ne pas suffire. Encore faut-il déconsidérer tout ce qui ne relève pas de cet univers *d'excellence*. Dès lors, à coups d'études bidon, on déglinguera les Hôpitaux Locaux, petites structures de proximité dans lesquelles travaillaient les médecins libéraux. Tout comme on déglinguera les petites maternités, là encore à coup d'études bidon sur les taux de mortalité comparés: "Venez chez nous! On ne meurt pas en couches! Alors que dans les petites maternités de campagne, si! Douze fois plus!" Évidemment, ce que les études en question ne montrent pas explicitement, c'est qu'à l'hôpital général, on ne meurt jamais à la maternité si l'on devait mourir, mais au service de réanimation. Fermez le banc. Et l'on déglinguera également les petits hôpitaux généraux, qui privent les plus gros d'une zone de chalandise et d'une recette bienvenue. La concurrence entre hôpitaux est impitoyable. Les plus petits, les moins soutenus,

les moins richement dotés meurent et disparaissent... On notera que c'est ainsi qu'ont commencé les déserts médicaux et l'hôpital à deux heures de chez soi!

Et puis, comme les hospitalo-universitaires ont la haute main sur la formation des médecins, ils organisent sciemment une formation dévaluée pour la piétaille des médecins de ville et de campagne tout en inventant parallèlement des spécialisations absurdes ou particulièrement inutiles, telles que la pédiatrie de ville, la gynécologie de ville, la gériatrie de ville qui formeront de nouveaux bataillons de soutiens syndicaux à leurs projets. Dans le même temps, ces trois disciplines sont écartées de l'enseignement de celles et ceux qui vont devenir généralistes. "Si mon médecin ne sait pas s'occuper des gosses ou des vieux, il faut bien aller voir le pédiatre, ou aller aux urgences!" diront les familles. Peut-on faire plus simple?

Enfin, au moment de la mise en place du 15, ils vont créer toutes les conditions pour que les médecins de ville ne puissent pas y participer. Tout d'abord en instillant l'idée que leur compétence est douteuse, mais surtout, en leur infligeant des contraintes auxquelles ils ne peuvent pas faire face. Pour finir, beaucoup d'entre eux, lassés qu'on les prenne pour des trufes, ont purement et simplement décidé de ne pas participer à ce qu'ils considéraient comme une sottise dangereuse et comme une iniquité. De ce moment date l'idée que "mon médecin n'est pas joignable le soir ni le week-end!"

Dès l'instant où toute cette mécanique se met en branle, les patients ont-ils encore le choix? Non. Clairement, ils ne l'ont plus! Ils sont dans la seringue et le piston les pousse inexorablement vers les services d'urgences hospitalières pour le moindre bobo...

Mais depuis, les deniers publics sont sous surveillance. Le système de financement a profondément changé. L'hôpital ne gagne rien – ou presque rien – en mettant un malade dans un lit car les dotations financières sont forfaitaires et visent à accélérer la sortie des personnes et pas leur maintien en place.

Pourtant dans le même temps les urgences sont de plus en plus saturées. Les directeurs d'hôpitaux tout comme les médecins voudraient bien que les mecs aux trois points de suture et ceux au sandwich pâté ne viennent plus aux urgences, parce que ça coûte à l'hôpital au lieu de lui rapporter. Mais on le voit, ils viennent quand même!



Normal: les messages rabâchés durant plusieurs décennies ont fini par rentrer dans les têtes: "C'est top qualité!" "Les médecins de campagne (ou de ville) sont mauvais." "Mon généraliste n'est pas disponible." "On sera mieux soigné à l'hôpital." Et puis, les rabatteurs (police-secours, pompiers, Samu, Sécurité Civile) conduisent les gens de façon automatique à l'hôpital, alors...

Alors en effet les urgences sont saturées. Vraiment grave-ment saturées. Et bien entendu je ne veux pas mettre en cause la qualité des équipes soignantes qui y travaillent. On sauve et on a sauvé des dizaines de milliers de personnes dans ces lieux. Tous ces professionnels se crèvent la paillasse, c'est plus que certain. Ils ont d'immenses qualités techniques. C'est d'ailleurs LA constante de ce métier: plus on fait de soins, meilleur on est! Plus on travaille, mieux on travaille! Pas de chance au passage pour ceux que l'on a écartés de cette médecine-là! Ceux qui travaillent moins, ceux qui font moins d'actes techniques et qui, mécaniquement, deviennent moins bons! En revanche pour ceux qui sont en place, débordés, insomniaques, cramés comme jamais, on touche aux limites de l'exercice.

Que faut-il faire? Réorganiser ce système, en ré-étagant les niveaux d'intervention? Valoriser toutes les petites structures, plus souples, moins coûteuses? Revisiter tous les schémas de coordination et de hiérarchisation? Probablement.

Les médecins urgentistes, le nez dans le guidon, ne sem-

blent pas savoir que les revendications qui sont aujourd'hui les leurs, sur le modèle du "toujours plus!", sont l'exact prolongement de ce qui fait leur malheur, leur stress et leur détresse... Ajouter des moyens aux services des urgences ne peut que favoriser le déséquilibre de l'offre de soins et continuer de l'amplifier. Plus les gens continueront d'aller en masse vers les urgences, moins le maillage médical de terrain fonctionnera et moins il sera performant et efficace. Mais nos médecins hospitaliers sont hélas comme le toxico qui, pour calmer la douleur, a besoin de sa dose, tout de suite. Et si possible, de la meilleure came et en plus grande quantité que jamais... Qui peut expliquer au toxico que ça ne doit pas se passer comme ça? Qui peut expliquer à un médecin urgentiste débordé que la solution à son problème consiste à restreindre encore ses dotations et ses moyens d'action?

Comment faire comprendre à un individu que son salut passe, non pas par une amélioration immédiate de son sort personnel, mais par une évolution collective dont il sera à terme bénéficiaire... si tout se passe bien.

Et si ça ne se passe pas bien, dans quarante ans on pourra écrire une nouvelle histoire de cupidité, d'avidité et de pouvoir. Un joli fiasco qui aura abouti, comme d'habitude, à une catastrophe sociale.

Alléluia! Et merci Docteur...

Michel Lalet ♦

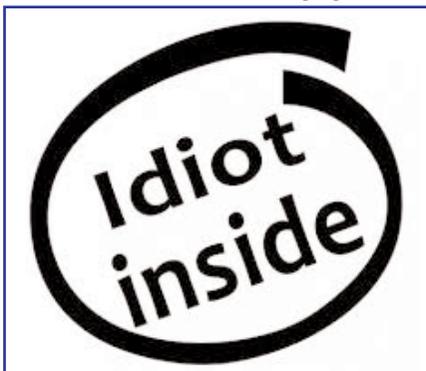
AU-DELÀ DE CETTE LIMITE... - N°24 - 1^{er} NOVEMBRE 2019

IDIOCRACY

C'est une constante de l'histoire: les idiots triomphent dans les ultimes soubresauts des civilisations. Il n'y a pas de précédents historiques à l'identique, mais des similitudes évidentes: des généraux idiots font des guerres absurdes, interminables et ruineuses. Des affairistes ou des industriels idiots pillent, détruisent et empoisonnent ce qui avait encore échappé à leur avidité mortifère. Des économistes idiots préconisent des baisses d'impôts pour les plus riches et la suppression des aides aux plus pauvres tandis que d'autres soutiennent des politiques chimériques qui n'ont jamais rien produit d'efficace. Des intellectuels idiots relayés par des journalistes idiots prétendent que démocratie et dictature se valent. Des agences gouvernementales conduites par des idiots renversent des gouvernements dans des territoires qui deviennent aussitôt les repaires des fanatismes les plus

destructeurs. Des spéculateurs idiots créent des bulles financières qui n'enrichissent qu'eux-mêmes le temps d'aller vers le crash suivant. Des experts idiots multiplient les théories contradictoires qui, par leur seule addition, justifient chaos et incompréhension en toutes choses. Des artistes qu'abêtit l'idiotie collective n'ont d'autre choix que la production survoltée de spectacles agressifs, délétères et vides de sens. Pour finir les peuples exténués portent au pouvoir des dirigeants idiots qui, adossés à l'idiotie générale, prennent des décisions stupides qui contribuent à l'emballage du système.

En bref nous sommes en train de cocher toutes les cases, bien que parfaitement conscients qu'en jouant la partie de cette manière-là nous allons droit vers l'hypothèse de cet effondrement de notre civilisation dont on parle tant. À cet égard, les actes accomplis depuis le début de ce siècle ne peuvent pas nous laisser indifférents, tant les signes sont forts, nombreux, convergents.



Autocollant destiné à être apposé sur nos bagnoles

Et par bonheur vint Donald Trump ⁽¹⁾ ! Il se détache nettement du peloton de ses pairs, même s'il a été précédé ici et là de quelques idiots remarquables mais à la moindre capacité de nuisance. Bien entendu, cet homme n'est rien, sinon l'effet miroir de notre idiotie collective. Son talent est de l'exprimer avec truculence, de la mettre en lumière avec brio. Bien sûr, si nous ne sommes idiots qu'à-demi, la supercherie nous saute aux yeux. Il en devient dès lors presque trop facile de prendre conscience que quelque chose marche de guingois chez cet homme-là et chez ceux qui l'ont hissé aux sommets où il se trouve. Alors soyons positifs. Trump est peut-être une chance. Car le voir fonctionner suscite une telle stupéfaction et un tel écœurement qu'on se prend à espérer pouvoir tourner le dos à l'idiotie arrogante, inculte, cynique et amoral qui nous entoure et qu'il incarne si parfaitement. C'est le moindre des paradoxes de constater que ce type est utile par son énormité ubuesque même. Il nous tient éveillés, car tout ce qu'il déclare est si gros, si invraisemblable, si idiot que nous imaginons pouvoir aisément changer de cap, faire un doux rétro-pédalage, revenir à une heureuse cohérence des choses, à une prévalence de la pensée, à une réelle considération du monde. Qu'il apparaisse et il nous semble aussitôt que se comporter de manière moins idiote que cet idiot-étalon à crinière orange est à notre portée.

Malheureusement, nous devons rester modestes... Le rétro-pédalage dont a besoin notre si aimable civilisation demande une énergie folle. Les habitants d'Alep, de Mossoul et d'ailleurs pourraient nous en parler ! Ce rétro-pédalage impose de ne négliger aucun aspect de la vie des plantes, des bêtes, des hommes, de la vie sociale et moins encore de la vie des nations. Il demande de reconsidérer les dogmes les mieux acquis : croissance, progrès, raison, valeur de la vie... La croissance ? Des centaines de milliers d'idiots aussi inutiles que puissants croient encore à la croissance illimitée. Ils œuvrent chaque jour à démontrer sa réalité illusoire. Cet entêtement provoquera inmanquablement d'autres dégâts. Le progrès ? Qu'est-il lorsqu'il n'est plus ni l'expression d'une utopie ni la réalité d'un bienfait tangible et qu'il n'a pas d'autre finalité que celle d'accroître notre consommation d'objets inutiles ? La raison ? Il faudra probablement beaucoup de temps avant que le grand jeu de la suprématie des ego ne recule et ne laisse la place à des modes de gouvernances partagées, fonctionnant réellement dans l'intérêt des peuples. La valeur de la vie ? Il restera tant de blessures à réparer et tant de misère à guérir que le cynisme consistant à penser que ces choses seront au-dessus de nos forces a probablement de longs et beaux jours devant lui. Et puis, merde, soyons honnêtes dirons-nous alors : que va devenir notre économie si l'on cesse de vendre des armes ?

Donc, quoi ?

Se préparer, comme le font les survivalistes, à la vie des trappeurs ? S'enfermer dans des modèles d'autonomie rurale et d'isolement hautement politisés ? Décroître contre vents et tsunamis ? Acquiescer aux propositions de ceux qui, éternellement, nous répèteront que *c'qu'y leur faudrait aux jeunes, c't'une bonne guerre* ? Ou bien faudra-t-il tendre son cul à ceux qui, chaque jour plus nombreux, veulent des hommes à poi-

gne, des femmes à poigne, un pouvoir fort ? En un mot « la fin de ce bordel démocratique... » ?

Effondrement ? Ce n'est pas là l'hypothèse la plus invraisemblable. Sans doute qu'il faudrait à cela quelques décennies. Dans l'intervalle, on peut s'attendre à ce que des idiots subjugués par des cyniques donnent les clefs de l'avenir immédiat à d'autres idiots utiles, vous savez, ceux-là même qui par chez nous ont du gros bon sens à revendre et des phrases sucrées plein le gosier : des Nigel Farage, des Mateo Salvini, des Viktor Orban, des Marine Le Pen, des Volodymyr Zelenski, des Jaroslav ou des Lech Kaczynski, des Recep Tayyip Erdogan... Ceux-là rêvent d'en découdre depuis le minuscule confetti sur lequel ils se tiennent en équilibre. Par leurs prophéties ineptes ils nous aident à vaciller tandis que nombre d'idiots-spectateurs croient dur comme fer que la pensée magique de ces saltimbanques infantiles ⁽²⁾ sera leur balustrade salvatrice !

D'ici cette date, je vous invite à regarder un vieux film de cinéma (2006, c'est vieux, non ?), intitulé *Idiocracy* ⁽³⁾, réalisé par l'Américain Mike Judge. En deux mots, le héros, homme ordinaire, se réveille après cryogénéisation de quatre siècles dans un avenir où règne l'idiotie généralisée. Après avoir manqué d'être éliminé pour anormalité, puis rapidement identifié comme l'homme le plus intelligent du monde, il montera rapidement jusqu'au pouvoir suprême. Un homme moyen entouré d'une cour d'idiots pour diriger le pays le plus puissant du monde ? Un joli programme...

Michel Lalet ♦

1. Si l'on tape « idiot » sur les moteurs de recherche, ce qui apparaît en tête de liste est le visage ou le nom de Donald Trump. Une gloire universelle admirable !

2. Pour parfaire le tableau, des gens tout à fait sérieux nous présentent pour la prochaine élection présidentielle française un raz-de-marée populaire en faveur de l'animateur télé Cyril Hanouna. Plus vulgaire et davantage symbole du vide suprême, pour l'instant... on cherche !

3. En France, des diffuseurs qui prennent vraiment les gens pour des cons ont décidé que le film s'intitulerait « PlanetStupid » et non plus « Idiocracy ». À se demander s'ils ont regardé le film ! Bref, si vous êtes adeptes des doublages à la noix avec voix de canard parlant à contretemps de la bouche des acteurs, c'est sans doute sous ce titre qu'il faudra chercher « Idiocracy ».

CITATION DE MON IDIOT PRÉFÉRÉ

On appelle ça le « cycle de la vie ». Attention ! Il y a deux sortes de vies... J'espère que c'est pas trop fort, mais c'est très profond ce que je vais dire : il y a deux vies. La première vie, c'est la nôtre. Et puis, il y a la mort ; et la mort n'existe pas. La mort, c'est la seconde dimension ; la vraie dimension de la vie, c'est l'univers ! Et c'est là où on revient, soit dans la même enveloppe, soit dans quelque chose d'autre dans laquelle on a envie de revenir. Et je sais que même si tu comprends pas ce que je dis, tu le comprends.

Jean-Claude Van Damme

HÉ, PETIT! ON S'EST BIEN MARRÉ!

Putain! Pour sûr qu'on s'est bien marré!

Non?

Mais si... Regarde, on a fait des trucs super marrants. Vider les océans de leurs habitants à nageoires par exemple, c'était pas fastoche, mais avec un petit effort... Et puis, rappelle-toi : on est allé se faire chier en famille sur des îles paradisiaques, dans des gros avions qui consomment à chaque voyage le volume d'une piscine olympique en kérosène. Pas mal, non? On a bouffé des mangues, des avocats, des framboises en hiver, qui ont pris le même chemin au prix d'un tas d'autres piscines de kérosène. On a aussi bouffé des bananes, mais c'est pas pareil, vu qu'elles poussent sur des territoires de chez nous. Ça consomme moins de pétrole quand ça vient de chez nous... Et tu te souviens, on a becuqueté des jolies tomates bien rouges, bien rondes et pas mal dégueu en toutes saisons. Mais elles étaient jolies, rien à redire. On s'est débarrassé de quatre-vingt pour cent des sales bêtes qui piquent, qui criquètent et qui volent en faisant zonzon dans nos oreilles. Pas de bol pour les piafs et les fleurs et les arbres... mais bien joué quand même! On a acheté des tas de trucs que sitôt achetés sitôt balancés. On a couvert de bitume les terres à blé, ou à légumes, ou à moutons sur lesquelles on a posé de jolis hangars en taule, avec tout ce qu'il faut dedans pour pouvoir renouveler nos stocks de trucs à jeter dès qu'on les a achetés. Pas à dire, nous sommes drôlement industriels, drôlement organisés, vachement malins et très forts côté construction! Non, vraiment : on s'est bien marré!

Mais méfie-toi : il y en a qui ne rigolent pas. Ils veulent qu'on arrête tout. Heureusement, nous sommes assez nombreux pour freiner leurs efforts. C'est qu'on n'a pas du tout envie que quelqu'un nous pique nos jouets, nos poubelles, nos objets obsolètes. Tu te demandes ce qu'on peut faire? C'est simple : on met en place des dirigeants qui n'y croient pas une seconde. Des types qui ne sont pas d'accord avec l'idée qu'on risque de trébucher dans une gigantesque décharge placée au milieu d'un océan qui monte. Des types qui défendent l'idée qu'on est bien trop petits, bien trop faibles pour être responsable des changements annoncés. Des gars qui nous rappellent que seul Dieu pourrait avoir cette force-là! Qu'il a fait la terre et le ciel. Que c'était un boulot de titan. Ce n'est pas faux de dire que nous, pauvres rigolos, on n'est pas outillé pour défaire ce que Dieu a fait. D'ailleurs, qui sont-ils, ces jeteurs de mauvais sort qui

s'acharnent à nous ruiner le moral? Des apostats ou quoi? Payés par qui? Ils veulent nous empêcher de continuer de rigoler? Et puis, est-ce vraiment vrai tout ça?

Mais bon, je suis d'accord avec toi : il se trouve qu'on est sept milliards de tout petits crétiens sans force et sans pouvoir, mais avec des tas de poubelles à balancer dans la nature, des tas d'îles paradisiaques à visiter, des tas de tomates rondes et dégueu à boulotter. Alors oui, oui... Tu as raison sur un point : ça commence à se voir. Même si sur les sept milliards, il y en a facile la moitié qui joue petit bras question consommation débridée! Mais crois-moi, ils ne demandent qu'à pouvoir faire comme les copains! L'énorme machine technologique, industrielle, financière qui approvisionne nos appétits se charge de la promotion globalisée des objets de tous nos désirs. N'oublie pas que c'est grâce à elle qu'on va améliorer le sort des onze milliards de bipèdes de demain. Merci mon Dieu. Merci pour ce que vous faites au service de tous...

Quoi qu'il en soit, il va bientôt falloir mettre pas mal de nos capacités industrielles au service de la construction des murs. Parce que selon les rabat-joie, cette belle marrade va mettre prochainement des centaines de millions de pauvres types sur les routes quand la mer, ou le sable... ou la connerie aura recouvert leurs terres. Pas sûr que ces pisse-menu de mauvais augure aient raison, mais quand même. Faut rester prudents! Des centaines de millions, ça risque de faire du populo... Ça ne t'a pas échappé que ça glapit fort dans les chaumières à chaque fois qu'on doit recevoir trente ou quarante réfugiés. Mon conseil : pour s'occuper du problème, vote pour Super-Costaud qui montre sa fermeté et ses jolis muscles idéologiques. Ça devrait nous arrêter l'invasion. Et tu t'inquiètes de l'épaisseur du mur et de la hauteur qu'il va avoir pour bloquer tous ces gens? T'inquiète. On l'a prouvé, on est des as de la construction. Et puis, ça va donner du boulot à plein de monde... Plutôt à des émigrés? Ah! Ah! T'es un marrant, toi aussi.

Tu veux ajouter un truc? Tu trouves incohérent qu'un gouvernement comme celui des USA qui ne croit pas à la réalité des changements qui se dessinent à gros traits s'est pourtant évertué à le construire, ce mur?

Et tu penses que ce n'est pas vraiment rationnel?

Tu n'as pas tort. Il doit seulement s'agir d'une coïncidence ou alors d'une forme profonde d'intuition.

Michel Lalet ♦

LA FICTION TUÉE PAR LE «FLUX»

Il y a une vieille expression qui prétend que «la réalité dépasse la fiction». C'était à mon sens une chose assez peu vérifiée, exception faite de quelques grands événements méchamment improbables qui nous avaient cueillis à froid : la férocité de la Seconde Guerre mondiale, l'extermination délibérée de peuples entiers, la bombe d'Hiroshima, le naufrage du Titanic ou le fait que Raymond Poulidor n'ait jamais porté le maillot jaune. On pouvait légitimement penser que ces réalités-là y allaient plus fort que les fictions auraient pu le faire ! La rareté de ces grands événements – et aussi le peu d'informations qu'on avait de tous les autres – faisait qu'on pouvait les commenter dans la durée longue. On pouvait les remâcher indéfiniment. Ils offraient des points de repère, des balises et des limites qu'il convenait de ne plus franchir. Mais de là à penser que la réalité dépasserait régulièrement la fiction ! Non ! Ça je n'y croyais pas car, face aux désastres du siècle, la fiction écrite depuis les années 50 s'était donné une mission : faire plus fort encore. Elle voulait prendre le pas sur la réalité. Devenir inatteignable. Faire qu'en tous lieux et en tous sujets, elle outrepassa et fracassa le réel. Elle y est longtemps parvenue.

Je ne croyais guère au vieil adage et j'étais bien placé pour ne pas y croire car pour me changer les idées ou par flemme de me cultiver avec des trucs intelligents, j'ai toujours dévoré de la fiction, de la science fiction. Mieux même, de la *speculative fiction*, ce genre littéraire où l'on se contrefiche du rayon infrarouge, de la dématérialisation à la Star Trek ou du vaisseau spatial voyageant plus vite que la lumière. Cette fiction est celle qui s'intéresse à des univers distordus, à des réalités biaisées, à des dystopies ou des uchronies et à toutes les formes de désintégrations sociales. Tel est leur sujet majeur.

Toutes ces histoires belles et bonnes m'ont survolté dès mon jeune âge. Si bien qu'à la fin des fins, je me suis constitué un considérable bagage de paradoxes, j'ai jonglé avec des présents ou des futurs improbables, j'ai caressé des pensées hautement toxiques et décalées. Ce regard m'a permis de regarder les plus douteuses sottises que déroulent les nouvelles du monde (je

parle ici du vrai monde : celui fait de plastique, de bitume et de béton bien de chez nous), comme un écho à peine modifié de tous les imaginaires que j'ai ingurgités, que je tiens pour acquis et qui ne sauraient me surprendre. Lire de la fiction, c'est plonger dans le pire mais c'est en même temps s'offrir à peu de frais un édreton protecteur contre toute évolution délétère ou contre toutes les surprises du monde lorsqu'il est saisi de folie furieuse. Je suis alors tenté de me dire : «Ça je l'ai déjà vu, ça ne peut pas être plus grave que ce que j'en sais déjà...» Et puis, la fiction de n'importe quel bouquin, aussi collante soit-elle, peut toujours s'arrêter net. Je ferme le livre et basta ! Quant à ceux qui ne savent pas encore que les livres existent, ils peuvent couper leur télé, leur ordi ou leur Smartphone pour échapper à l'emprise d'une histoire qui pourrait les bousculer de leur socle. Car vous l'avez sûrement remarqué, la fiction ne s'intéresse pas plus qu'il ne le faut aux tendres sentiments, aux délicats tourments amoureux ou à l'exaltation des beautés de la flore et de la faune : elle patauge dans l'exploration permanente des apocalypses les plus probables, des effondrements programmés, des débâcles attendues. Elle se place aux confins des décadences prévisibles qui, comme chacun sait, nous guettent au coin de la rue quand elles ne se dissimulent pas sous notre lit !

Ainsi, à mes yeux, la fiction dépassait-elle toujours la réalité. Et pas qu'un peu !

Pourtant, depuis quelque temps, deux phénomènes concomitants ont bousculé cet ordonnancement. Dans le vrai monde, il n'y a plus d'information. Il y a le flux. Pour chacun, par la vertu des algorithmes et de la pléthore des choix potentiels, ce flux est devenu MON FLUX. Un flux qui me conforte dans mes valeurs, dans mes idées, dans mon groupe d'intérêt, dans ma niche marketing. Vous me direz, il n'y a là rien de nouveau. Ma grand-mère le disait déjà : chacun ne s'intéresse qu'à ce qui l'intéresse ! Tu as raison, Mamy, c'est vrai. Mais c'est la surabondance qui fait toute la différence. Ajoutons que le flux n'a que faire de la vérité, de la réalité, pas plus que de la valeur ou du sens de ce qu'il propose. Il ne trie pas, il ne hiérarchise pas, il ne commente ni n'évalue la moindre chose : il se contente de dévaler en trombe depuis les sommets des pires abjections où il prend sa source et de faire de chacun d'entre nous des cailloux arrachés aux berges du

réel, qui roulent sans esprit et sans mémoire dans son fracas torrentiel.

La fiction pourtant n'y était pas allée pas de main-morte! Ses auteurs ont consacré soixante-dix années à se surpasser pour nous montrer de quoi on est capable quand on s'affranchit de toutes conventions, de la morale plan-plan et des académismes bien rôdés. Mais elle a beau faire, elle est de nouveau dépassée quotidiennement par la réalité, au travers des mille et un détails de la vie que des individus exhibent avec complaisance dans ce flux.

Avec cette rubrique, je m'efforce d'épingler et d'extirper de ce flux des comportements encore plus aberrants que ce à quoi nous sommes benoîtement habitués. Je tente de pêcher des

faits qui dépassent les bornes et nous font dire: «Merde, y en a qui vont vraiment loin dans (au choix): la crapulerie, la connerie, l'idiotie pure et simple, l'inconscience, l'absence de toute moralité...»

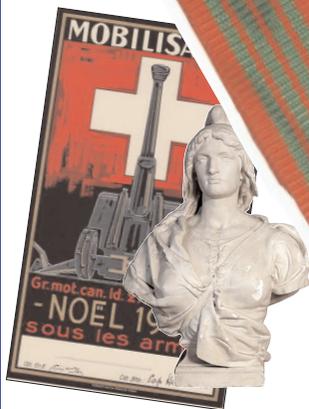
Parfois, je suis bien obligé de constater que, noyé à mon tour dans le flux torrentiel, je ne parviens plus à isoler un acte qui, par son énormité même, se distinguerait des autres. Ils jouent à égalité, égaux entre eux dans leur extravagance, égaux aux fictions les plus obscènes.

Alors oui Mamy, je me suis planté: il semble bien que la réalité est de nouveau en train de dépasser la fiction!

Ou alors, c'est l'âge...

Michel Lalet ♦

Flux



Réalité



«Fiction»

Pion, pauvre pion, malheureux matricule! J'avais perdu tout ce qui faisait de moi un homme! On m'avait mis en guerre contre des bombes, contre des balles, contre des chars blindés qui avaient foncé sur moi! Dans tout ce qu'on avait prétendu me faire faire, je n'avais rien compris! Rien partout! Je savais seulement que j'étais devenu quelque chose d'insignifiant, de négligeable, qu'on pouvait tuer comme un moucheron ou une fourmi! Et j'avais la haine! Oh oui, la haine! La haine risible, impuissante et tragique, contre tous ces grands qui n'avaient pas fait leur métier! On ne les avait pas mis là pour nous faire guerroyer mais pour nous donner du [flan]! Je les haïssais! C'était farouche et furieux! Ça me taraudait le cœur! Que pouvait donc un homme trompé, amoindri, blousé, qui ne servait qu'à travailler pour enrichir les gros, et à crever pour faire du fumier de héros, qui revigorait les terrains pauvres, les idées flétries, les égoïsmes jouisseurs! Il n'avait plus qu'une chose à faire: désertter!

Jean Eckert, «La marche au canon»,

AU SECOURS! IL Y A UN PHILOSOPHE QUI ME SUIT!



Nous avons été bloqués dans nos appartements durant deux mois, sans rôle, sans relation sociale, sans jouir de ce qui compte le plus pour chacun de nous, à savoir se livrer dans l'instant à ce que nous avons envie de faire, sans idée directrice, sans pensée particulière, sans dessein grand ou petit. Bouger, parler, se frotter aux amis, aux voisins...

Grosso modo, se laisser porter par nos élans minuscules, par ce que l'on nomme vivre, tout simplement. Cette situation, on l'a vu, a été acceptée plutôt aisément y compris par ceux que l'on qualifiait il n'y a pas si longtemps de Gaulois réfractaires. Il n'empêche qu'elle pose de nombreuses questions, y compris d'ailleurs celle-ci : « Mais comment une telle obéissance a-t-elle été possible ? »

Des sondeurs, des psychologues, des experts du Café du Commerce privés de zinc et de terrasse se sont livrés avec délectation à leur exercice favori et les micros tendus ont recueilli un florilège dont l'abondance oscillant entre sottise touchante, connerie exaspérante et mélancolie rigolarde pourrait nourrir nos réflexions les moins amènes durant des mois ! Et puis, les choses se tassent et l'on veut croire collective-

ment que l'heure des bilans est venue. Alors les micros changent d'orientation, à la manière dont autrefois Roger Couderc disait que les mouches avaient changé d'âne.

Sur le thème inépuisable du « Où vais-je ? Où cours-je ? Dans quel état j'erre ? » c'est au tour des philosophes d'entrer en piste. Le principe du philosophe médiatique est simple : il consiste à poser une question en cherchant autant que possible un axe original ou inédit et à y apporter sa propre réponse. D'ailleurs, parfois la chose fonctionne très clairement dans l'autre sens : le philosophe a une réponse (n'allez pas croire qu'il serait plus con que le gars du Café du Commerce qui pour sa part a TOUTES LES RÉPONSES !) et cherche LA question qui lui permettrait de développer son point de vue singulier, de donner matière à débat et, avec un peu de chance, à polémique, carburant médiatique essentiel et existentiel s'il en est chez le philosophe professionnel.

Je vous livre ici quelques exemples de ces questions telles qu'entendues ici et là, permettant de penser l'épidémie, de penser le confinement, de penser la distanciation, de penser l'inactivité...

« À quoi servons-nous ? » demandera le philosophe inclusif, qui par ce « nous » entend ne pas se dissocier de la masse de ses contemporains. Car en effet, nous avons remarqué que notre utilité sociale en avait pris un méchant coup. Mais la rudesse de la question interpelle ! C'est vrai ça ! À quoi servons-nous ? Elle nous renvoie dans l'instant à notre petitesse dérisoire. Mais une petitesse que l'on peut toutefois accepter comme une condition collectivement partagée. Grâce à ce nous opportunément glissé là par le penseur. N'empêche que la question fait mal. Et l'on s'interroge, perplexe : ne voilà-t-il pas un excellent sujet de débat pour nous remettre de nos émotions ?

« À quoi servez-vous ? » demandera le philosophe excluant, celui qui ne se confond ni ne se commet avec la plèbe qu'il invite cependant à se regarder le nombril et les synapses. « Et toi, Socrate, demanderait

spontanément notre ami du Café du Commerce, à quoi tu sers? Merde, ce con va nous paniquer encore plus qu'on ne l'était! Mais on sert à... on sert... Je sais pas moi? On te sert ton café quand tu poses ton cul à la terrasse des Deux Magots! On te porte chez toi les 37 volumes des Pensées de Lénine que t'as commandés par internet. On te torche le cul quand tu arrives mal en point à l'hôpital...»

Et puis un autre demandera encore: «Comment pouvez-vous changer le monde, pour qu'il ne ressemble pas au monde d'avant?» Hein, hein? La question te troue mon petit gars. Mais tu t'en fous de changer le monde d'avant. Ce que tu veux, c'est qu'il revienne fissa, le monde d'avant. Ce que tu veux c'est que ton patron ne t'ait pas viré pendant que tu chialais dans ton masque. Que ton banquier n'ait pas bloqué ta carte bleue. Que tes gosses puissent retourner à l'école et pas faire chier à la maison du matin au soir! «Et puis, je ne sais pas si tu es au courant, réponds-tu dans ta barbe au philosophe, mais pour

changer le monde d'avant, j'ai pas l'outillage! J'ai pas la longueur de levier pour la soulever, cette fichue planète. Si t'as une question comme celle-là, tu en discutes avec tes copains et vous retroussez vos manches! Mais vous ne venez pas me bassiner avec vos insuffisances velléitaires! Et surtout pas en me rendant responsable d'un truc qui me dépasse et sur lequel je n'ai aucun moyen d'agir.»

J'en suis là, à ruminer la violence de ces questions. À l'impossibilité qu'il y a d'y répondre. À la manière de faire entendre à tous qu'arrive un moment où il faut soigner les blessures sans trop poser de questions. Qu'il faut sans doute donner le temps à la cicatrisation de s'opérer. C'est aussi le moment où de la pièce voisine, la question du philosophe sur ma réelle utilité sociale revient en force: «Anatole, cet aspirateur que tu dois passer, c'est pour aujourd'hui ou c'est pour demain?»

Michel Lalet ♦

AU-DELÀ DE CETTE LIMITE... - N° 52 - 1^{er} JUILLET 2020

LES CHIFFRES, C'EST VRAIMENT MOCHE!

Le 27 juin, l'éditorialiste des *Échos* Dominique Seux interrogeait Madame Laurence Boone, économiste en chef de l'OCDE et ancien sherpa de François Hollande pour les questions économiques quant au sens des mesures prises depuis mars dernier. Il attaque fort en lui demandant: "Est-ce que ça valait le coup d'arrêter le monde entier quand on découvre le cataclysme économique qui a suivi [...]?" La dame hésite une demi-seconde et répond: "Oui, ça valait la peine de prendre le temps de *préparer* notre système de santé [...]"

Ah oui? Tout ce bordel pour préparer notre système de santé? Personne n'avait trouvé mieux pour prépa-

rer ce fichu système de santé que l'enfermement de toute une population, que l'excitation à la panique généralisée et, pour finir, à la mise en œuvre organisée d'un effondrement économique global?

Il y a quatre mois, j'écrivais de façon délibérément provocante que tout ce cirque n'avait pour sens que de rendre service aux médecins qui étaient légèrement débordés. D'accord soyons honnêtes: qui étaient franchement dans la merde! Mais quoi? Est-ce qu'on doit interdire la circulation sur les routes et sur les autoroutes parce que les carrossiers et les garages automobiles sont surchargés de travail? Parce que c'est exactement ça qu'on nous a vendu.

Chacun peut comprendre que si l'on devait préparer notre système de santé à faire face à des événements extrêmes, on pourrait penser à le faire au fil de l'eau,

jour après jour, voire en mettant en œuvre sur quelques années quelques réformes drastiques quant au fonctionnement interne de ce monstre sans tête. Aurait-on pour autant l'idée de fracasser l'ensemble d'une société pour éviter la surcharge de travail à certaines catégories de travailleurs? Au besoin on les renforcera temporairement.

Que restera-t-il de cette période, au delà des discours naïfs d'illusions d'un monde nouveau, au-delà des habituelles scrongneugneuseries de la litanie des malades, de l'héroïsme des uns et du dévouement des autres, du couplet-refrain du nombre de malades et de morts, de la dénonciation des incuries ou du frappage de poitrine visant à démonter qu'on était forcément les meilleurs... Nous n'avons sans doute été ni pires ni meilleurs. Nous avons été, comme la plupart, enfermés dans la nasse d'une logique qui a dépassé tout le monde. Mais aura-t-on pour autant "préparé" notre système de santé" grâce à cet épisode ?

La nature même des revendications (légitimes) des personnels soignants et la revendication lourde de menaces renouvelées des médecins d'attirer vers les hôpitaux davantage de moyens et moins de contrôle financier donne à penser une fois de plus que ce ne sera pas le cas.

On aura tout au mieux montré que le centralisme de nos organisations n'est éventuellement pas ce qu'il y a de plus efficient. On aura montré que lorsque les médias eux-mêmes en légère panique laissent toute la place aux médecins pour expliquer, discourir, conseiller... on n'aboutit qu'à une confusion généralisée et à une vision totalement émotionnelle des événements qui n'explique rien et ne résout rien (le médecin est dans son rôle et sa compétence pour soigner une personne. Il ne l'est plus s'il s'agit de *soigner* une population!). On aura montré qu'une fois encore, les éléments chiffrés pouvant contribuer à un éclairage serein de ce qui était en train de survenir n'ont à aucun moment été placés au cœur du débat.

On aura probablement démontré que l'on n'est guère plus avancés APRÈS qu'on ne l'était AVANT. Et il est bien possible que tout débat sera devenu impossible, face à cette arme de destruction émotionnelle massive que l'on vient de traverser. Car si l'on n'a pas appris grand-chose, on n'a pas non plus éduqué quiconque.

Je sais que personne n'aime trop les chiffres. En général, tout le monde décroche en dix secondes. Et tout le monde déteste plus encore ceux qui accolent à la mort des chiffres, des tendances, des statistiques. En ce domaine, compter un plus un, c'est comme d'affirmer que l'on nie et que l'on méprise les douleurs les plus intimes. Une attitude détestable! Personne n'aime ça. Ni le public qui a la trouille de mourir ou de voir l'un de ses proches mourir, ni les journalistes qui partagent cette même trouille, ni les médecins eux-mêmes, qui savent que de telles considérations leur enlèvent le peu d'image de grand sachem et de sauveur qui leur reste. Au risque de me retrouver dans la colonne de vos détestations favorites, je vais tout de même vous en donner quelques-uns, de ces chiffres détestables, tirés de deux sources: l'INSEE et Santé Publique France.

En quatre mois, la COVID serait responsable en France du décès de 3.300 personnes, âgées de 15 à 65 ans (le même nombre que celui des accidents de la route de 2019). Il s'agit là de celles et ceux qui vont à l'école, à la fac, qui travaillent, en un mot, de celles et ceux qui font "marcher le pays". Dans le même temps, quelque 600.000 personnes perdront la vie dans l'année. Ces 3.300 morts représenteront donc 0,5% du total des décès dans le pays. Ces décès s'ajoutent-ils à ceux qui seraient survenus quoi qu'on veuille et quoi qu'on fasse, ou vont-ils se fondre dans ce chiffre? On ne le sait pas bien entendu. On le saura peut-être lorsque l'année sera terminée et que l'on fera des décomptes plus précis. Le nombre de morts dans cette tranche d'âge aura-t-il augmenté? Diminué? Sera-t-il stable?

Détestez-moi encore mais notez tout de même que ces 3.300 morts ne représentent que 0,005% de la population générale. Le chiffre de ceux qui vont perdre leur boulot des suites de ces décisions sera proche de 1% de la population générale et de 2% de la population active... Je laisse les lecteurs juger par eux-mêmes du bien-fondé des *stratégies militaires* mises en œuvre pour gagner cette guerre.

Quant à Madame Laurence Boone j'aurais aimé lui poser la question de savoir à quoi, selon elle, nous aurions *préparé* notre système de santé durant cette période?

Michel Lalet ♦

DEUX PETITS LIVRES DE MICHEL LALET

SIGNES AVANT-COUREURS

chiendents



MICHEL LALET
MAUVAISES
MÉMOIRES
SIGNES AVANT-COUREURS



La première fois que je l'ai rencontré, c'était pour parler d'écriture. Plus précisément de la revue de la F.E.T.T. (F.F.P.P. si vous préférez...) où j'officialisais depuis quelques années. Nous écrivions «ping» et la nouvelle recrue s'y mit donc aussi avant, très vite, d'écrire plutôt «pong», ce qui déplut fortement à certains. Il maniait avec brio l'humour et l'ironie.

Quand je me lançai dans l'aventure des petits journaux

en numérique, voici une dizaine d'années, il m'épaula sacrément, allant même jusqu'à me devancer en créant, l'an dernier, pour le J.D.C. (Journal du confinement) une rubrique médicale décoiffante.

SIGNAUX DE FUMÉE

chiendents



MICHEL LALET
SIGNAUX
DE FUMÉE



Mais Michel écrit aussi, je veux dire «pour de bon». Des romans. L'ami Luc Vidal, fondateur des Éditions du Petit Véhicule, publia un texte romanesque ambitieux très documenté, «Une île sur le Loir» (2018). Et voici, dans la petite collection Chiendents (40 p. au format A5 joliment ouvragé), que l'ami Michel se glisse dans la peau du mémorialiste/moraliste qui fait semblant d'avoir pris de l'âge et contemple la vie avec une sagesse amusée.

Heureusement les «signes avant-coureurs» gambadent gentiment, façon marathoniens de sous-préfecture, et les «signaux de fumée» annoncent, pour qui sait les lire, encore bien des réjouissances.

R.W.

«Signes avant-coureurs» (n°148) et «Signaux de fumée» (n°160)

deux fois 40 pages – apophtegmes, aphorismes et à peu-près

l'ex. 8€ [+ 2€ /commande]- É.P.V., 150 bd des Poilus, 44300 Nantes - <http://www.lepetitvehicule.com>

FEURAT ALANI - HALIM

«FALLOUJAH
MA CAMPAGNE PERDUE»



Dans le brouhaha médiatique, j'avais entendu ce nom, ce "Que se passe-t-il?", puis sont venues d'autres actualités. Néanmoins ce nom à suscité mon intérêt en voyant ce titre. Et que n'ai-je appris!

Feurat est journaliste. En 2003, il part en reportage en Irak, à Falloujah. Mais Falloujah n'est pas une ville comme les autres, Falloujah, c'est aussi la ville de ses parents, la ville des vacances de son enfance, la ville parcourue par un fleuve dont il porte le nom...

Le grand reporter franco-irakien Feurat Alani, couronné du très prestigieux prix Albert-Londres en 2019, nous raconte avec ce très beau roman graphique co-réalisé avec l'illustrateur de presse Halim, comment il est parti en 2004 en Irak dans sa ville natale de Falloujah. Alors que la ville sous occupation américaine est interdite aux journalistes, Feurat Alani va réussir à y entrer de façon clandestine, juste après les bombardements qui ont détruit totalement la ville. [capture de je ne sais plus quel site!]

C'est un témoignage très lourd et très bien étouffé, qui soulève la difficulté de la prise en compte de la culture de l'autre, ce qui permettrait d'éviter de graves et lourdes conséquences!

28 avril 2003. "Tout a commencé à cause d'une histoire de jumelles" (que les soldats américains utilisaient pour le contrôle du "terrorisme", et qui violaient l'inti-

mité des femmes sur leurs toits-terrasses). Tout a commencé par cette erreur d'inculture et de non respect!

Mais si, au final, c'est encore l'oncle Sam qui eut le dernier mot, il n'a pas fini d'en porter la responsabilité!

Évidemment, la population locale manifeste sa désapprobation face à ce "voyeurisme". Les soldats US prennent peur et tirent dans cette foule haineuse. S'ensuit une escalade.

"Quelques jours plus tard, les forces américaines font le siège de Falloujah, tuant des centaines de personnes et en déplaçant des milliers d'autres. C'est le tournant."

et c'est, pour moi, une information complètement méconnue.

Feurat Alani a ses racines, souvenirs, amitiés originaires de Falloujah, les soldats d'occupation ne le distinguent pas en sa qualité de journaliste; de plus il a deux cousins fonctionnaires de la police irakienne, police qui n'aime pas Bush.

Le dessin est en noir et blanc, il est griffonné plutôt que dessiné mais cela passe bien.

Évidemment, comme ce n'est vraiment pas la société des bisounours, l'ambiance picturale est parfois bien froide mais pas insoutenable. L'auteur met en illustration un vétéran (il n'a que 26 ans) ex-marine en Irak, Ross Caputi qui déclare :

"J'ai vu tomber du phosphore blanc sur Falloujah. J'en suis sûr."



Un peu avant la moitié du roman: *"Des armes étranges et monstrueuses ont semé la mort dans la population. Le phosphore*

blanc est devenu invisible et a contaminé les civils. La terre. L'eau. Et même l'air."

Puis, vingt pages avant la fin cette révélation qui me percuta :

**"HIROSHIMA FALLOUJAH
DEUX CENTS TONNES
D'URANIUM APPAUVRI SUR FALLOUJAH,
PEUT-ÊTRE BIEN PIRE QU'À HIROSHIMA..."**

"Un des médecins nous a conseillé de ne plus avoir d'enfants...
Feurat, il faut alerter le monde! Les gens doivent savoir ce que les
Américains nous ont fait."

Je ne sais si cette modeste chronique participera à la diffusion de cette horrible information, mais j'ai envie qu'un jour ces crapules de mercenaires et politiques soient jugés pour l'horreur de leurs bombardements sur Falloujah.

Je conseille vraiment ce roman graphique.

Michel Deshayes ♦



Éd. Les Escales/Steinkis, coll. « Témoins du monde »

ISABEL ASUNSOLO

«NOÉ SUR LA FALAISE»



isabel Asunsolo, éditrice et auteure, déploie ordinairement ses talents dans l'univers japonisant du haïku. Le mot «roman» sur la couverture m'a beaucoup intrigué. Est-il possible de passer du poème le plus court (dix-sept syllabes) à la prose la plus longue – si l'on excepte l'œuvre de mémorialistes particulièrement bavards? Le livre refermé (172 pages), je me sentais sûr de ma réponse : non (ce n'est pas un roman) et d'ailleurs, dès la 5^{ème} page, Issa s'invite : «Un monde qui souffre / et cependant les cerisiers / sont en fleurs».

Comment dire? L'auteure est très proche du matériau sonore des mots – qui me semble caractéristique de la poésie :

«Dans le mot boîte-à-lettres (*buzón*), il y a le mot plongeur sous-marin (*buzo*)... Car le passé est un genre d'apnée.» [123]

Or ce n'est pas exactement un ressort du roman, dont le déclencheur essentiel me semble être le personnage. D'ailleurs, un peu plus loin, l'auteure le dit clairement :

«– Un peu trop facile, non? de vouloir tout effacer, railler Pierre. Mais vous devriez écrire un livre sur ça, puisque ça vous travaille.

– Quoi, un roman, tu veux dire? Impossible, je suis trop brouillon.» [128]

Or c'est précisément à ce moment que je doute de mon analyse et que oui, peut-être, le romanesque prend le pas sur le poétique.

Quelques précisions de scénario. Noé est écrivain, il anime de nombreux ateliers d'écriture en milieu scolaire dans la région de Mers. Mers-Eu-Le Tréport – la première localité est samarienne, les deux autres seinomarines. Il intervient sur l'écriture de haïkus. Il se fait, de ces ateliers, une conception... comment dirais-je?... presque mystique : l'atelier doit forcément être une révélation. Que de fois ai-je entendu cela dans la bouche d'«Haddadistes» [petit néologisme sarcastique de ma part faisant allusion à une discussion qui m'opposa à Hubert Haddad, lequel défendait l'idée de l'écriture inspirée alors que, tout jeune écrivain de 50 ans, je soutenais que l'écriture est tout simplement un travail...]!

Mais bref, Noé/isabel écrit et fait écrire :

«Avec des primaires, nous sommes allés à la baie de Somme. Dans le bus, je leur avais fait apprendre par cœur le haïku de Santôka pour qu'ils le crient bien fort face à la mer. Et alors que nous déboulions sur la digue, un des enfants qui n'avait jamais vu la mer, cela existe même ici, s'est exclamé : *C'est pas la mer!* Il avait raison, le marmot. Les barques du port de Saint-Valery étaient couchées sur le sable et il n'y avait pas la moindre trace de bleu à l'horizon.

Le haïku était tombé à l'eau!»

Noé a surtout une grande amie à Mers, Lady O. Elle habite en haut de la falaise, que menacent les eaux et promise depuis toujours à l'effondrement. Elle s'exprime frugalement, par onomatopées et privilégie les mots contenant la chuintante «ch» – comme si Perec avait écrit «La disparichion»!

Lady O est très attentive à la nature, aux plantes comme aux bêtes, aux fleurs comme à la dépouille d'un mulot mort dans une cour de récréation :

«Je me suis approché (des élèves) et j'ai dit : Est-ce la pluie de la nuit, la rosée du matin, les coups de langue de sa mère? Je n'avais pas la moindre idée si les mères mulottes lavent leurs petits comme les chattes, mais ça a marché, les visages des enfants se sont assombris...» [53]

La vie s'organise à Mers, entre visites elliptiques à Lady O, dégustations et travaux d'écriture :

«Les haïkus, ces poèmes secs et sans rime venus d'un archipel lointain ressemblent aux crevettes grises. Pas grand chose à se mettre sous la dent. On croit que l'on ne se nourrit pas

et pourtant on est comblé par un seul ingrédient, lustré et minuscule.» [70]

Les moments de partage avec Lady O tombent volontiers dans le loufoque. D'autres personnages s'invitent, comme le Docteur des Falaises qui ausculte régulièrement la muraille de pierre promise à l'effondrement. Ce qui se produit vers la fin du récit mais, fort heureusement, le Docteur l'avait pressenti et il a mis Lady O à l'abri.

Un moment, Noé semble s'enticher de la poissonnière mais, pas plus qu'avec Lady O dont il découvre un jour à l'occasion «les seins, petits et ronds», il ne franchit le pas.

Il quitte Mers pour retrouver son pays natal, l'Espagne pour ne pas le citer, mais ne s'y attarde pas : trois petits chapitres et il est de retour sur la côté picarde, il retrouve Lady O, Pierre (le chercheur de trésor de l'estran) et la poissonnière.

La falaise va s'effondrer mais le Docteur aura emmené Lady O à temps...

On le pressent à ce bref «résumé» : ce «roman» appartient au genre *foutraque* – comme Télérâma désigne ceux de Rolland Auda («Le dévastateur», «L'équipée volage») – mais alors que l'adjectif argotique désigne ordinairement un humour débr-

dé, rien de tel chez isabel Asunsolo. La langue est sage, soignée et relevée, les situations surprenantes, inattendues mais pas échevelées. On est souvent dans le «à mi-mots».

L'épisode de la boîte-à-livres me semble particulièrement significatif [108/109] :

Noé repère que la côte picarde est jalonnée de ces dépôts spontanés de livres. On y trouve souvent les chefs-d'œuvre impérissables de la langue à côté des nanars.

«La nuit, en catimini, je glisse dans la boîte face à la mer mon propre livre avec les poèmes que la poissonnière m'a inspirés et que je n'ose montrer à personne, surtout pas à mon amie de la falaise.

Tôt le matin, je fais un tour pour vérifier le contenu de la boîte-à-livres. De nouveaux titres sont apparus mystérieusement pendant la nuit.

Quand mon livre de poèmes a disparu, je ressens une joie ineffable.»

C'est exactement ma sensation en refermant ce «roman» d'isabel Asunsolo : une joie ineffable.

Roger Wallet ♦

